

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranchée.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

43<sup>e</sup> Année. N° 747. — 7 Janvier 1874

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

#### SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Le Bulletin de la guerre. — Les Mémoires de la République, par Lorédan Larchey. — Scènes de la vie de siège, par Charles Monselet. — Chronique musicale.

GRAVURES : Le général Vinoy parcourant les tranchées du plateau d'Avron pendant le bombardement. — Le quartier général du général d'Hugues. — Funérailles des officiers Berthier, Dufouc, Bury et Séry. — Bivouac de la 6<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine. — Evacuation du plateau d'Avron. — Le gâteau des rois à

Versailles. — Conseil tenu dans la chapelle casematée du fort de Rosny. — Le plateau du Raincy. — Le bombardement. — Escouade de travailleurs allant abattre les arbres désignés par l'administration. — La charité pendant le siège. — Inondation de la Bièvre.



LA DÉFENSE. — Le général Vinoy, parcourant les tranchées du plateau d'Avron, pendant la canonnade du 27 décembre.

264  
24

## COURRIER DE PARIS

La semaine qui s'est écoulée comptera pour beaucoup dans la vie des assiégés; mais tous ceux qui ont pris une part directe aux différentes actions dont le plateau d'Avron, le Bourget, les forts de Noisy, de Rosny et de Nogent ont été le théâtre, garderont de ces rudes journées un impérissable souvenir.

Nous allons résumer les événements auxquels nous avons assisté et dire nos émotions personnelles. Que chacun, de son côté, en fasse autant honnêtement et sincèrement, en se gardant de toute exagération; et de tous ces récits épars sortira l'histoire de ce siège mémorable, le récit suivi de cette effroyable aventure noblement supportée, dans laquelle la France a été engagée, presque sans le savoir.

\*\*

Le lundi 19, personne n'ignorait plus qu'une grande opération allait être tentée, et que le point où se ferait l'effort principal serait la plaine de Saint-Denis. Il ressort désormais de toutes les dispositions prises et des mouvements opérés que le village du Bourget, qui déjà avait été en notre pouvoir, et dont la reprise avait déterminé dans Paris une si grande émotion, devait être le point principal d'attaque, le pivot de la grande opération.

Autant qu'on en peut juger encore, quand on n'est point dans les secrets du plan conçu par le gouverneur de Paris, il s'agissait cette fois, non pas de donner la main à Chanzy et à l'armée de la Loire, mais de se frayer un passage au prix du sang, et de s'échapper dans le nord avec une petite armée de braves.

Le lundi soir, le général Ducrot occupait les positions vers le nord, l'amiral La Roncière était chargé d'enlever le Bourget avec ses marins, le général Trochu, de sa personne, s'établissait au fort d'Aubervilliers, et, sur un autre point, le général Vinoy, commandant en chef la 3<sup>e</sup> armée, devait opérer une sérieuse diversion qu'on abandonnait à sa prudence et à son énergie.

C'est de ce côté que nous nous dirigeons nous-même. Du combat du Bourget, nous n'avons vu que la fumée et entendu que le bruit; le sort nous a fait le compagnon d'armes des soldats du 13<sup>e</sup> corps, et, plus tard, de ceux de la 3<sup>e</sup> armée où étaient ces forces; les opérations qu'elles ont accomplies sont donc les seules dont nous puissions parler en connaissance de cause et en témoin oculaire.

\*\*

Dès le lundi, le général en chef de la 3<sup>e</sup> armée établissait son quartier général au fort de Rosny, là même où, pendant les grands combats de Villiers-sur-Marne et de Champigny, s'était établi le général Trochu. Dès le lendemain, accompagné de tous les chefs des différentes armes, le général se rendait sur les positions et étudiait les dispositions à prendre pour l'attaque qu'il méditait. Le froid était vif; les soldats, campés sur le plateau élevé, paraissaient beaucoup souffrir, mais le moral était solide; et quelques officiers de la mobile, entre autres le capitaine Dufouc qui devait périr trois jours après, atteint par un obus qui mettait d'un coup six hommes hors de combat, venaient à nous se plaindre de rester inactifs sur le plateau.

La nuit du 20 au 21 fut très-agitée et très-solennelle, comme toutes les veilles de bataille; les cavaliers partaient dans toutes les directions, les ordres se succédaient, les chefs de corps venaient s'entendre avec le général en chef; le pauvre général Blaise partagea cette nuit-là le dîner de son chef; il avait quitté le Moulin-Saquet avec une partie de sa brigade pour venir nous prêter la main.

Cet énorme travail qui consiste à donner les ordres était à peine terminé, que le gouverneur de Paris, par une dépêche, vint faire changer tous les plans, en observant que l'objectif du général de la

3<sup>e</sup> armée contrariait son propre objectif à lui. C'est là un détail ignoré du public et qu'on peut dévoiler aujourd'hui. Abandonné à sa propre initiative, ignorant les directions prises par les forces du général Ducrot, le général Vinoy s'était proposé d'attaquer le Raincy; mais il n'était pas impossible que le canon de Bondy et l'artillerie de la 2<sup>e</sup> armée frappassent la côte du Raincy et la forêt de Bondy et vinsent atteindre nos propres troupes de la 3<sup>e</sup> armée, il fallait donc éviter ce point.

En un instant l'objectif fut changé; au lieu de se porter de ce côté, on résolut de marcher sur Gournay par la Ville-Evrard et la Maison-Blanche.

Au petit jour, nous quittâmes Rosny; déjà le canon tonnait du côté du Bourget; une dépêche, venue de l'amiral Pothouau, nous signalait que le roi de Prusse quittait Versailles en toute hâte; trente voitures de luxe, fourgons, calèches, matériel de voyage, suivaient la route qui passe par le Plessis-Piquet. Le roi en avait agi de même chaque fois qu'une sortie sérieuse s'était effectuée: il se rendait à Meaux ou à Ferrières.

\*\*

A notre arrivée sur le plateau, les troupes étaient déjà en mouvement; la division Malroy tout entière occupait le village de Neuilly-sur-Marne, dans la plaine, au pied du plateau d'Avron. Le général Blaise tenait la tête avec sa brigade. Sur la gauche, le capitaine de vaisseau Salmon allait occuper la Maison-Blanche et marchait parallèlement au général Blaise.

Derrière eux, les troupes s'échelonnaient dans la plaine, défilant lentement et suivant le mouvement.

Cette première journée fut, à vrai dire, un combat d'artillerie. L'ennemi occupait la Ville-Evrard, mais ne parut pas vouloir accepter le combat; la fusillade, cependant, avec ses petites détonations pressées, ses fumées blanches qui partent des murs crénelés, dénonçait la présence des Saxons dans la ville.

Dès que le mouvement en avant fut dessiné, la côte de Noisy, qui domine la plaine de Neuilly et regarde le plateau d'Avron en s'élevant de l'autre côté de la Marne, commença à se couvrir de feux d'artillerie; sur notre droite, une batterie de six pièces ouvrit son tir sur nos batteries d'Avron et sur les tranchées où le groupe que formait notre état-major dénonçait la présence d'un général. En même temps les obus tombaient avec insistance sur les masses noires des bataillons formés dans la plaine.

Ces feux de Noisy nous poursuivirent avec une telle insistance, les obus nous arrivaient si dru, que le général nous fit porter sur la partie sud, au pied du mât de pavillon, où le même feu nous poursuivait avec l'insistance que mettent les artilleurs prussiens à jeter le désordre dans les groupes où ils distinguent les torsades d'or des képis.

Nos batteries éteignirent bientôt le feu de ces pièces; mais, un instant après, sur la pelouse d'un beau château qui regarde la Ville-Evrard, de nouvelles batteries couvrirent de feu les batteries volantes du général Favé, qui tenait la tête du mouvement à l'extrémité du parc.

Nos marins du plateau d'Avron, par un tir très-juste, portèrent bientôt le désordre dans ces nouvelles tranchées; mais à peine faisons-nous taire une batterie, qu'une batterie nouvelle s'ouvrait un peu plus loin; celle-ci, divisée en deux sections de trois pièces, vint se loger dans une tranchée tout à fait à notre gauche, sur une autre petite pelouse verte, où un parapet avait été préparé. Les pièces tiraient avec une grande énergie; les artilleurs qui les chargeaient dépassaient le parapet de la moitié du corps, trois d'entre eux furent blessés devant nous. Le général Favé fit avancer les mitrailleuses et les cribla pendant un instant. C'est à ce moment qu'un éclat d'obus vint l'atteindre à la cuisse.

Pendant ce temps-là, le commandant Salmon fouillait le bois de la Maison-Blanche, entra dans le château, s'y logeait et chassait vigoureusement l'ennemi.

À quatre heures, le général Blaise s'installait avec trois bataillons dans la Ville-Evrard, pendant

que notre artillerie frappait le pont de Gournay. La nuit venait, nous étions maîtres des positions, et nous n'avions perdu que quelques hommes. C'était une opération bien menée, bien exécutée; le soldat était satisfait; les bataillons de la garde nationale mobilisée, sentant le succès, brûlaient d'aller en avant.

\*\*

La Ville-Evrard était donc occupée par trois bataillons; le général Blaise se tenait au milieu de ses troupes, il bivouaquait dans un des bâtiments de l'immense asile qui forme une ville tout entière avec des rues, des places, des jardins, une église et, sur la partie regardant Gournay et Chelles, un parc immense clos de murs.

Avec l'expérience et la fermeté d'un chef comme le général Blaise, il n'y a point à douter qu'il n'ait pris les précautions nécessaires, c'est-à-dire posé des grand'gardes du côté de Gournay, fait surveiller le passage de la Marne sur Noisy et échelonné des sentinelles tout le long des murs, à l'extérieur.

À cinq heures la nuit était venue, on s'était établi dans la ville, on l'avait fouillée (peut-être un peu à la hâte et sans les moyens suffisants pour s'assurer qu'elle était complètement évacuée), les soldats du 111<sup>e</sup> et du 112<sup>e</sup> bataillon, fatigués d'une nuit de marche et d'une journée de combat, se laissaient aller au repos, quand, vers 6 heures 1/2 ou 7 heures, un gros d'ennemis venu de Gournay se jeta à l'improviste sur le premier poste, l'enveloppa tout entier et, supprimant par ce seul fait toute relation entre les gardes avancées et les bataillons, s'avança jusqu'à la ville, en la tournant par les bords de la Marne et par le mur qui regarde la Maison-Blanche.

Il y eut là un moment d'effarement; les soldats postés aux créneaux à l'intérieur ne perdirent point leur sang-froid; ils firent feu sur ces ombres noires qui rasaient les murs, entendirent les Saxons qui les interpellaient en français et dont quelques-uns demandaient à se rendre, les engageant, si vraiment ils avaient l'intention de le faire, à jeter bas les armes et à escalader le mur pour se constituer prisonniers. Six d'entre eux en agirent ainsi, dans le but sans doute de permettre à ceux qui étaient en avant de tourner la position et d'entrer par la porte de la ville qui regarde Neuilly-sur-Marne.

Mais la fusillade était vive de part et d'autre; on revenait de la surprise première; le général Blaise, en entendant les détonations, s'élança le premier, s'avança dans la cour, et voyant subitement en face de lui un groupe de Saxons dont les casques luisaient dans l'ombre, fit un tour sur lui-même, revint aux premières maisons en appelant « aux armes! »

À peine le malheureux général avait-il jeté ce cri, une balle saxonne le frappait dans le dos, elle traversait le poumon, coupait une artère, et Blaise tombait sur le sol. Son corps resta sur la terre glacée et les Saxons s'avancèrent avec des hurrahs et des coups de sifflets aigus. En même temps, de l'intérieur, des cris semblables leur répondirent, poussés sans doute par quelques individus saxons restés prisonniers et qui s'étaient cachés dans les caves.

C'était une complication qui, il faut l'avouer, était faite pour jeter un certain désordre parmi nos soldats; des officiers effarés oublièrent leurs devoirs, abandonnèrent le champ de bataille, se jetèrent à l'étourdi dans la plaine tournant le village de Neuilly, ou errant à travers champ, ils passèrent Neuilly-sous-Bois, Rosny-sous-Bois, et vinrent jusque dans le fort de Rosny jeter l'alarme dans le quartier général.

Nous sautâmes à bas de nos lits, chacun fut sur pied en un instant; on écouta ces récits exagérés, empreints d'une panique coupable, et le général en chef, toujours ferme, regardant d'un œil sévère ces soldats qui abandonnaient leurs troupes, fit partir ses aides de camp, ordonna à la division Malroy, postée dans Neuilly, d'avancer sur la Ville-Evrard, de soutenir l'attaque, annonçant que lui-même irait au petit jour dégager les bataillons assaillis, qui ne pouvaient point être coupés de leur ligne de retraite, puisqu'ils avaient à leur gauche la Marne,

à leur droite nos positions d'Avron, et en face une division de dix mille hommes campée dans Neuilly.

\*\*

Nous montâmes à cheval à tâtons, et les premières lueurs du jour éclairaient les coteaux de Noisy quand nous débouchâmes dans la plaine; déjà les troupes massées dans Neuilly se mettaient en mouvement avec toutes les précautions d'usage, disposant leurs colonnes, détachant leurs tirailleurs, s'éclairant enfin comme il convient de le faire, quand nous vîmes les soldats du 112<sup>e</sup>, qu'au dire des fuyards on avait coupés de leur base d'opération, s'avancer le fusil en bandoulière, pleins de sécurité, abandonnant la Ville-Evrard et portant sur leurs sacs les choux et les légumes qu'ils avaient coupés dans la plaine.

En somme, cet épisode, aussi obscur que la nuit pendant laquelle il s'est accompli, pouvait se résumer à ceci : la Ville-Evrard, occupée par trois bataillons, avait été attaquée la nuit par douze à quinze cents Saxons; l'attaque avait été vigoureusement repoussée, mais une panique, inexplicable comme toutes les paniques, avait donné à l'attaque ce caractère de débâcle partielle.

L'abandon de la ville était le fait important; le public et les journaux ont longtemps erré à ce sujet; les uns crurent que l'ennemi nous en avait chassés, les autres que nous l'occupions encore, jusqu'au jour où les Prussiens ouvrirent sur Avron leur furieuse canonnade.

Au moment même où nous arrivions sur place, c'est-à-dire le 22 au matin, une dépêche du gouverneur, qui ignorait encore l'incident de la nuit, ordonnait l'évacuation de ces deux points avancés, la Ville-Evrard et la Maison-Blanche, les trouvant beaucoup trop loin de nos lignes et beaucoup trop exposés à recevoir le feu des coteaux de Noisy où (on l'avait vu la veille) l'ennemi avait trois formidables batteries.

Par conséquent, l'épisode de la nuit ne changeait rien à la situation militaire; pour parler sincèrement, l'effet moral était cependant regrettable, en ce que l'opération de la veille, galamment menée, bien exécutée, n'avait plus que la proportion d'une diversion devenue inutile puisque le grand mouvement du Bourget avait échoué.

\*\*

Notre journée du 23 se passa sans incidents; cependant on avait donné l'ordre à quelques bataillons de mobiles de descendre du plateau pour entrer dans la Maison-Blanche, et démolir complètement la face du mur regardant la plaine de Neuilly-sur-Marne.

La tactique des Prussiens est toujours la même. Remarquez que dans chaque opération militaire il y a un mur de parc crénelé derrière lequel s'abrite l'ennemi. On avait pénétré dans la Maison-Blanche; en s'y installant, on avait négligé d'en abattre les murs : c'était une faute. Dès le lendemain, quand nos soldats, afin d'augmenter leur bien-être, descendaient en plaine faire des légumes, le moindre soldat ennemi, abrité derrière la muraille, tirait sans danger et nous mettait des hommes hors de combat.

L'opération ordonnée fut contrariée par l'ennemi, qui tenait à son mur. On prépara le travail; mais comme le tir était très-vif, on résolut de suspendre.

Nous passâmes ce jour-là l'après-midi sur le plateau, et le général en chef prit une décision très-importante, qui, selon nous, fut une véritable inspiration.

Le plateau est dominé de toute part; le Raincy peut le foudroyer de ses feux au nord; Chelles le menace à l'est, et Noisy le commande au sud. Voyant dix mille hommes campés sous la tente sur ce plateau ainsi exposé, le général Vinoy escompta les terribles intentions de l'ennemi et ordonna de faire camper sur le versant sud toutes ces troupes, qu'une pluie d'obus pouvait atteindre d'un moment à l'autre.

Trois jours après, à l'heure où personne n'y songeait, les craintes du général de la 3<sup>e</sup> armée devenaient une réalité terrible. On frémit en pensant à ce qui serait arrivé si les tentes étaient restées dres-

sées et si les baraquements en voie d'exécution avaient été occupés.

\*\*

La journée du 24 fut employée à faire une exécution militaire. Pour l'honneur de nos armes, nous la passerons sous silence, mais, pour le succès de nos efforts, cette scène pénible n'était pas indifférente : la discipline et les vertus militaires sont les seules garanties qui nous puissent sauver dans ces désastres.

Une petite reconnaissance poussée dans la forêt de Bondy par les bataillons de la garde nationale mobilisée, aux ordres de M. de Fonvielle, occupa le reste de la journée. Ces gardes firent bien leur devoir; l'ennemi les attendait derrière ses éternels retranchements. Il enleva un capitaine de francs-tireurs qui s'était trop vaillamment porté en avant et blessa un homme.

La journée de Noël s'écoula sans incidents. Nous entendîmes le matin une messe dite dans une casemate, devant l'état-major et les marins formant la garnison du fort. L'ennemi n'avait pas intérêt à nous attaquer ce jour-là, le froid était intense. Le soir, nous fîmes tristement la Noël, comme des assiégés qui n'ont plus au cœur qu'un rayon d'espérance. Avant de nous endormir, nous voulûmes contempler du haut des bastions le lincoln de neige qui couvrait au loin la terre. L'étoile de Bethléem qui guida les rois mages brillait dans un ciel clair. Les matelots en vigie interrogeaient l'espace; quelques lumières isolées dans l'avancée du fort et des feux de bivac dans la plaine indiquaient nos campements; sur les hauteurs, rien ne dénonçait la présence de l'ennemi, qui, plus que nous, devait, en cette nuit solennelle, penser à ses foyers déserts. Et le cœur triste, nous fermâmes les yeux en répétant tout bas : — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

\*\*

Le 26, le général ordonna de renouveler l'opération du mur à démolir et de la mener à bonne fin quand même. Les mobiles de la Seine, de l'Ille-et-Vilaine et de la Vendée descendirent les pentes d'Avron et s'avancèrent vers la Maison-Blanche, dirigés par le colonel Valette. La fusillade fut trop vive, comme lorsque l'on emploie de jeunes troupes; mais l'affaire, bien menée, réussit de tous points. On nous blessa un officier et quelques hommes; nous fîmes six prisonniers saxons, et ce fut une fête pour les mobiles, qui s'attardèrent dans cette plaine fertile où tous les légumes croissent en abondance. Au retour, chacun portait sa part d'innocente maraude, pendant que l'ennemi, croyant que l'opération avait pour but l'occupation de la Maison-Blanche, tirait à pleine volée sur le parc vide.

Le 27 au matin, vers sept heures et demie, nous reposions encore dans le fort de Rosny, couché dans le bâtiment de droite, qui sert de caserne, où s'était installé le quartier général, quand un sifflement aigu fortement prononcé, suivi d'une épouvantable détonation, nous fit sauter à bas du lit. Un obus, entrant dans le fort, venait de passer devant notre fenêtre, éclatant dans la cour et projetant dans les carreaux des éclats de terre ou de sable. Un second projectile perça le mur lui-même, pénétra dans la chambre à côté de la nôtre, occupée par le sous-intendant militaire Moysse, qui se présenta à notre porte en tenant à la main le morceau qui avait bousculé tout son matériel. A partir de ce moment le tir fut incessant. C'était un bombardement en règle; les marins qui veillaient aux bastions se mirent en devoir de répondre et tout le monde fut sur pied dans le fort.

L'alarme donnée, chacun à son poste de combat, nous montons aux bastions pour voir d'où part le feu. Les hauteurs du Raincy, couvertes de neige, laissent de temps en temps percevoir, partant de six embrasures bien distinctes, des petits nuages de fumée et des éclairs précédant chaque détonation. C'était pour nous un signal, et nous nous abritions derrière les parapets. Bientôt un matelot blessé par un éclat dut quitter la batterie. Un projectile passant par dessus la courtine et enflant la poterne

d'entrée, encore qu'elle fût protégée par un grand cavalier de terre, entra jusque dans le corps de garde, atteignant un homme, bouleversant le poste et brisant le râtelier des fusils.

Ce n'était cependant pas sur Rosny seulement que les coups étaient dirigés, d'autres batteries de même portée couvraient littéralement de feux le plateau d'Avron, dont les soixante pièces répondaient de leur mieux. Il nous fallut abandonner nos logements où les obus pleuvaient; notre salle à manger était ruinée; on porta à la hâte nos légers bagages dans une casemate, et le général en chef, qui avait le plateau sous son commandement, crut de son devoir de courir au feu et d'aller prendre les mesures nécessaires pour répondre à cette rude attaque.

A tout instant les dépêches arrivaient de plus en plus urgentes, et le général D'hugues s'attendait à une attaque de vive force contre le plateau; ses dispositions étaient prises, mais la responsabilité était grande et ce n'était pas trop du général en chef pour juger sainement des conditions de la défense et de la force de l'attaque.

Le devoir retenait dans le fort la plus grande partie de l'état-major avec son chef, le général de Valdan, qui devait pourvoir à tous les mouvements et donner tous les ordres; le général Vinoy désigna pour l'accompagner son aide de camp, le chef d'escadron d'état-major de Semaizois, son officier d'ordonnance le lieutenant Castelnau, le brigadier Boitelle et nous-même. Le sol était gelé, les chevaux ne tenaient point, et d'ailleurs, sous cette pluie de feu, il était prudent de se diriger à pied vers le plateau.

Nous y parvînmes au moment où le feu était le plus terrible. Le général parcourut toutes les tranchées, ranima les soldats par sa bonne humeur intarissable, son calme incroyable et sa promptitude de décision. M. Guinebault, un lieutenant-colonel de la mobile, voulut l'accompagner dans ce cratère et prit crânement la tête. A tout moment les obus éclataient autour de nous, et je dois dire que l'attitude des troupes aux tranchées, qu'on nous avait représentée comme un peu ébranlée, était vraiment digne et ferme.

En certains points la tranchée d'abri s'arrête pour laisser place aux batteries, et la route qui suit, complètement à découvert, est désignée au tir de l'ennemi par les pièces qui répondent à leurs feux. Ces espaces où nous apparaissions jusqu'à mi-corps, suivant un général de haute taille, portant le képi à grosses tresses d'or du divisionnaire, étaient autant d'étapes rudes à franchir. Il semblait que le feu poursuivait ce chef inaltérable qui trouvait un bon mot pour chaque bataillon et semblait, non pas mépriser le danger, mais l'ignorer.

Nous eûmes le bonheur de n'avoir personne de blessé dans notre petite escorte, et, arrivés à la partie du plateau où les grosses batteries de marine sont prises de trois côtés par le feu ennemi, nous traversâmes Avron perpendiculairement, du nord au sud, pour rejoindre le général D'hugues.

C'est un spectacle à ne point oublier que celui de notre entrevue, dans cet enfer, avec le général de division commandant le plateau d'Avron.

La maison qui lui servait d'état-major était transpercée; il s'était abrité derrière une maisonnette à l'abri de laquelle, à trois heures de l'après-midi, il cassait une croûte pour tromper la faim. Il était là en plein air, par quatorze degrés de froid, vêtu de son légendaire petit caban bleu de ciel, avec sa longue barbe blanche d'où pendaient des glaçons qui le faisaient ressembler à une allégorie du Rhin, père des fleuves. A ses pieds brûlait un petit feu bien maigre; autour de lui son état-major recevait ses ordres. Enfin, objet inattendu, et qui est la note pittoresque dans ce croquis pris sur nature, un délicieux fauteuil Louis XV en bois sculpté, un fin Beauvais à dessins rocaille, agrémenté de bergers de Lancret ou de Watteau, était dressé là en plein air, mélancolique contraste, épave élégante de temps plus heureux, souvenir d'une villégiature terriblement compromise par les obus.

CHARLES YRIARTE.

## LE BULLETIN

DE LA GUERRE

*La situation.* — Le 1<sup>er</sup> janvier 1871, Paris célébrait son cent deuxième jour de siège.

Depuis le 19 septembre au soir nous sommes investis, séparés du reste de la France et du monde. Les Prussiens nous tiennent sous clef.

Cette claustration, dirait un vaudevilliste, n'est pas des plus folâtres. Notre patriotisme la trouve humiliante; notre honneur veut que nous en sortions à tout prix.

Pour rompre les



Le quartier général du général d'Hugues, commandant la division du plateau d'Avron pendant l'attaque de l'ennemi.

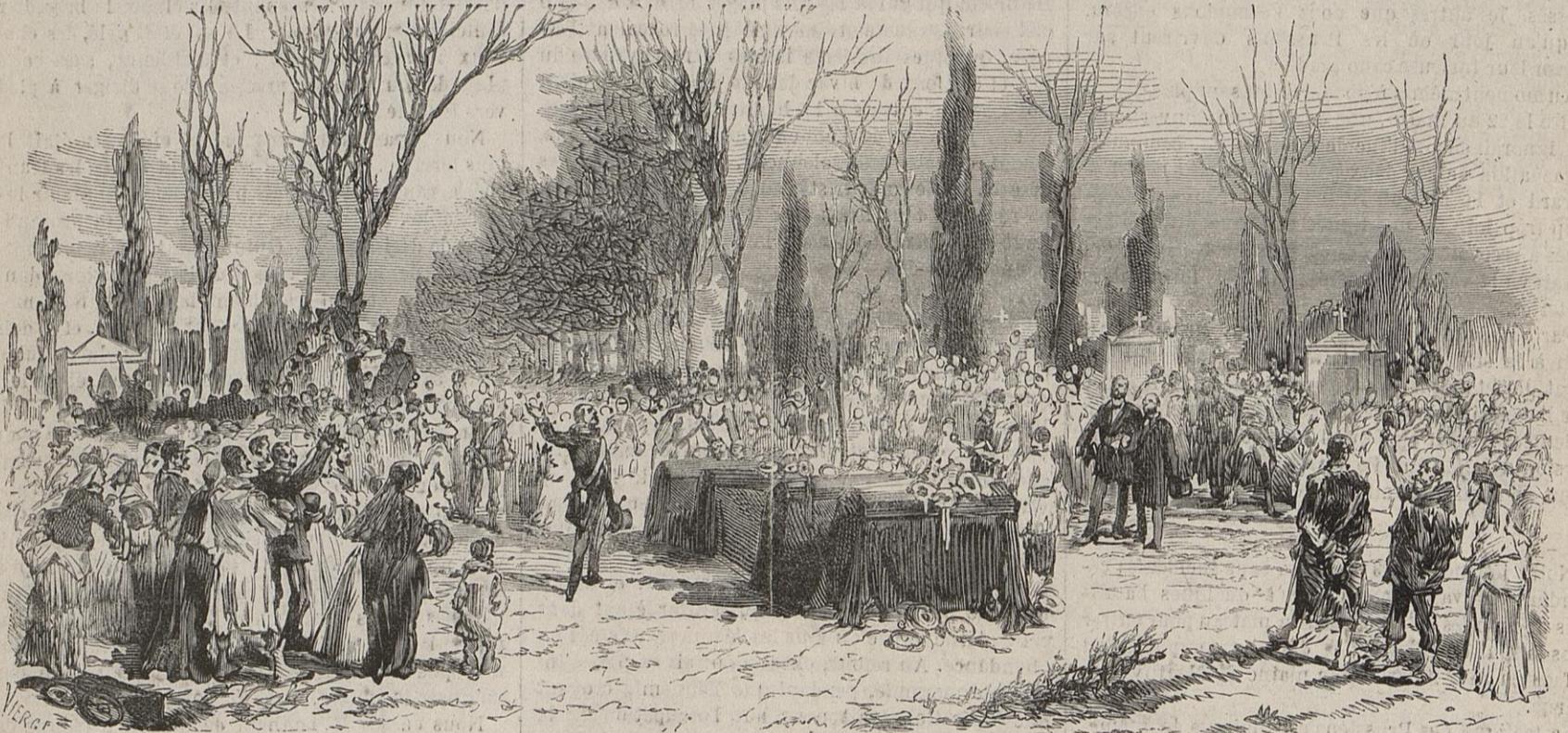
lignes prussiennes qui enserrent la grande cité frémissante, les tacticiens et les stratéges mettent en avant plusieurs moyens.

Le général Ducrot est, paraît-il, pour la trouée. Il est d'avis que la puissante armée de Paris doit forcer les positions qu'on a laissées prendre à l'ennemi tout autour de l'enceinte fortifiée.

C'est un plan.

Le général Vinoy voudrait, dit-on, qu'on contournât par des tranchées les retranchements prussiens et qu'on les fit tomber par une série de travaux systématiques.

C'est un autre plan.



Funérailles des officiers Berthier, Dufouc, Bury et Jules Séry, victimes du bombardement d'Avron (cimetière de Mont-Parnasse.)

Au-dessus de Ducrot et de Vinoy plane le gouverneur général Trochu, dont personne, et lui-même moins que qui que ce soit, n'a dévoilé les idées. Son fameux plan dont il a laissé tant parler et qu'il environne de si profonds mystères, ne nous a été révélé jusqu'à ce jour que par les mécomptes de Châtillon, du Bourget, de Chennevières, du plateau d'Avron.

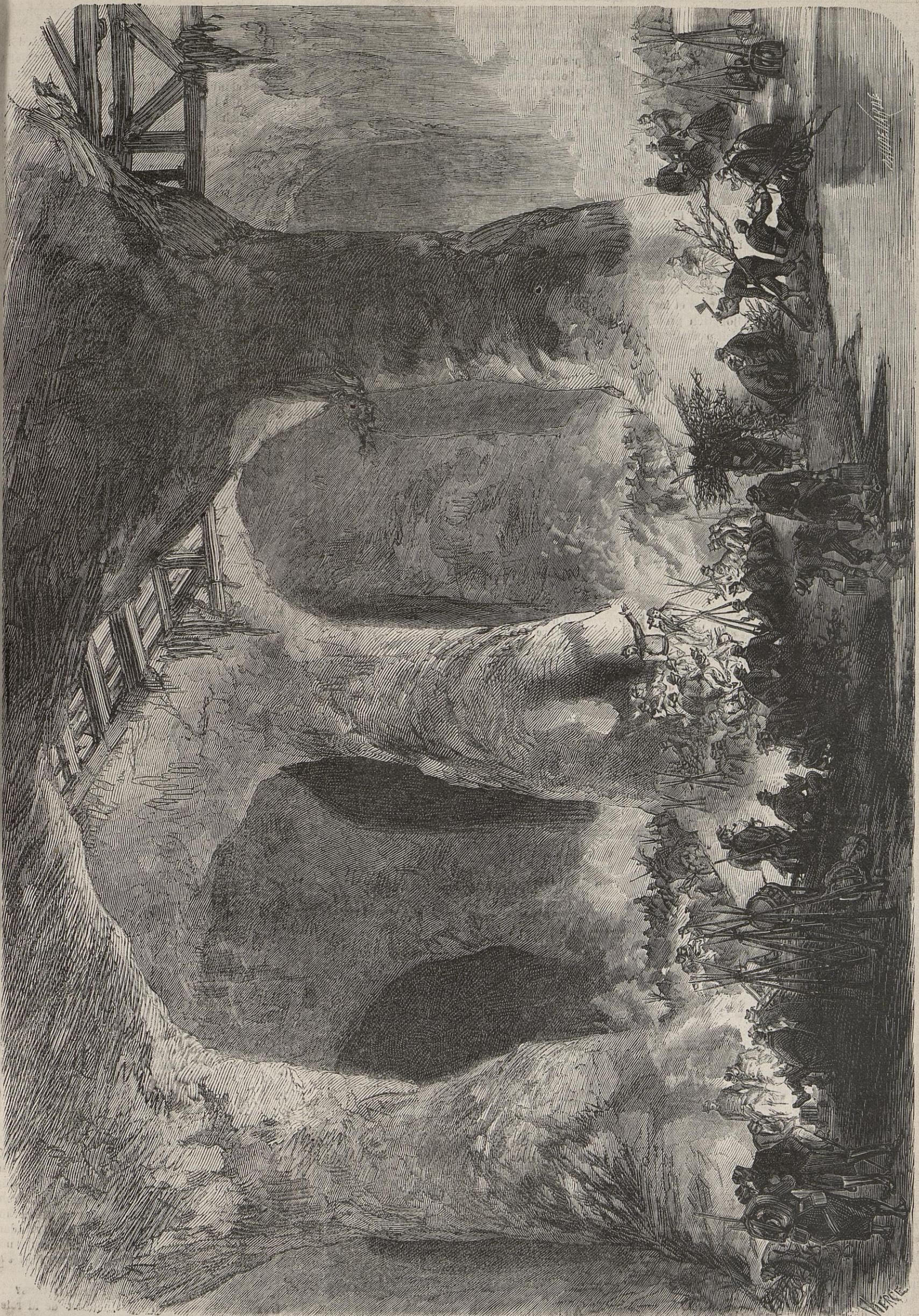
Nous nous donnons beaucoup de mal, nous perdons du temps et des hommes pour prendre des positions que nous abandonnons le jour même ou quarante-huit heures après.



Bivouac de la 6<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> bataillon de la garde mobile de la Seine dans le jardin de Gil Pérès au plateau d'Avron. — (D'après le croquis de M. Jules Rigo.)

Ces attaques, où l'intrépidité de nos soldats s'est toujours affirmée, suivies de la retraite obligatoire, peuvent rentrer dans le plan général du général Trochu, mais le gouverneur de Paris doit s'apercevoir que le public ne comprend rien à sa science de tacticien. Ce brave public, qui jeûne et se bat, aime bien à savoir si, pour ne pas jeûner et ne plus se battre, il n'y aurait pas autre chose à faire que de fausses attaques et des proclamations diffuses. Il y va, d'ailleurs, de son intérêt majeur.

Le peuple, et principalement le peuple



ÉVACUATION DU PLATEAU D'AVRON. — Nuit du 28 au 29 décembre 1870. — Cantonnement des 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bataillons de la garde mobile de la Seine dans les carrières d'Avron. — (D'après une aquarelle de M. Régamey.)

français et le Parisien, aime la netteté et dans les actions et dans le style. Il comprend parfaitement le langage d'un grand capitaine qui lui dit : « Nous partons tel jour, dans une semaine nous atteindrons l'ennemi à tel endroit, et nous le battons. » Il comprend surtout qu'on le fasse comme on l'a dit.

Nous haïssons de marcher à l'aveuglette. En fait de confiance, que nous ne marchandons guère à ceux que nous en croyons dignes, nous demandons un peu de réciprocité, et si volontiers nous nous abandonnons tout entiers, nous ne sommes pas trop exigeants en réclamant qu'on se laisse un peu aller avec nous.

Un mystère trop prolongé irrite notre patience, surtout quand nous redoutons que sous ce mystère ne se dérobe une insuffisance qui serait fatale.

Les Parisiens veulent voir clair dans leurs affaires, alors qu'elles sont compromises comme au moment présent. La réunion des maires qui a fait connaître à M. Jules Favre les inquiétudes et les appréhensions de la cité-reine, l'adjonction probable au gouverneur de Paris d'un conseil permanent de la défense pour discuter et arrêter les mesures qui paraîtraient les plus utiles, sont autant d'indices de l'inquiétude générale.

Tout en reconnaissant les grands services qu'a rendus le gouverneur Trochu en organisant la défense, le peuple de Paris s'effraye, peut-être à tort, en pensant que le sort de la capitale et de la France puisse être subordonné à l'idée plus ou moins juste qu'un seul cerveau aurait pu se faire de la défense.

Il sent trop ce qu'il en coûte d'avoir subi le régime personnel. Ses malheurs actuels peuvent, jusqu'à un certain point, légitimer les reproches d'indécision, de manque de vigueur qu'il adresse au gouverneur, qui, si bien inspiré dans l'organisation de la défense, semble user de trop de temporisation au moment où l'offensive apparaît comme la seule ancre de salut.

Ce n'est pas assez d'avoir mis Paris à l'abri d'un coup de main, de tenir les Prussiens à une distance que, si nous continuons, saura bien ne pas respecter la portée de leurs canons Krupp; il faut encore sauver Paris, briser cette ceinture de fer qui l'étouffe, afin qu'il puisse proclamer, sur les ruines du vieux monde, de la féodalité royale effondrée, l'indestructibilité de la République française.

Je crains que le général Trochu, dont je me suis plu à reconnaître les éminentes et rares qualités, ne se laisse aller à un sentiment de méfiance injuste vis-à-vis de la population parisienne qui ne demande qu'à le seconder dans l'œuvre de délivrance. Je crains aussi que, trop porté par tempérament à la

philosophie, il ne se rende pas un compte exact des forces vives qu'il tient entre ses mains, et que dans l'accomplissement de ses opérations militaires il ne fasse pas une juste part à cette force invincible que donne l'enthousiasme à la *furia francese*.

Le général Chanzy, auquel les journaux anglais se plaisent à décerner la qualification de « héros », me paraît mieux comprendre le caractère français. Lui aussi a eu à combattre la terrible artillerie prussienne, et cependant il est parvenu à couper l'armée du prince Frédéric Charles. Il a su combiner les effets de ses nouveaux canons avec l'impétuosité nationale, et de cette combinaison est sortie la victoire.

Pourquoi Paris, comme Orléans, n'aurait-il pas son héros ?

Il s'agit de le découvrir, de le produire au grand jour des batailles, sans se confiner dans cette malheureuse routine qui consiste à confier une œuvre nouvelle à des ouvriers dont le grand mérite est d'appliquer les vieilles méthodes.

La France politique et morale s'est régénérée. On a infusé à l'armée un sang nouveau, c'est le moment ou jamais pour le régime militaire de changer d'hygiène et de tempérament. Il faut faire table rase du passé en art militaire, comme nous l'avons fait dans notre Constitution, comme nous sommes en train de le faire dans notre vie morale.

Notre délivrance est à ce prix et Paris veut se délivrer des Prussiens.

*Le gâteau des rois à Versailles. — Le roi boit! —* Il était un roi d'Allemagne, fort connu dans les tavernes d'Heidelberg. C'était un grand buveur de bière. Les professeurs de Göttingue prétendent même que c'est lui et non pas l'Égyptien Ostris qui le premier mélangea le houblon avec l'orge fermentée.

Il s'appelait Gambrinus.

Il n'avait de goût onéreux  
Qu'une soif un peu vive;  
Mais en rendant son peuple heureux  
Il faut bien qu'un roi vive.  
Lui-même, à table, et sans supplot,  
Sur chaque muid levait un pot  
D'impôt.  
Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Le portrait de ce digne et bon prince se trouve encore partout. C'est l'enseigne de toutes les tavernes fameuses, et il n'est pas d'honnête étudiant, dans la blonde Germanie, qui, savourant son dixième bock, n'envoie, à travers les bleus méan-

dres du tabac qu'il grille dans sa longue pipe de porcelaine, un sourire à Gambrinus.

Le roi de la bière est là, dans son cadre doré, resplendissant de béatitude bachique, la face épanouie et encadrée d'une belle barbe blonde crépue, vêtu de velours et d'or. Il tient à la main une vaste choppe dans laquelle mousse une bière généreuse. De sa bouche de géant et de ses lèvres épaisses il semble dire à ses sujets posthumes : *Beuvez toujours, vous n'avez jamais soif.*

Ainsi que notre roi d'Yvetot, le bon Gambrinus germanique dormait fort bien sans gloire. Il n'était pas de ces affairés, de ces ambitieux qui sont pour les saveurs ce que les aveugles sont pour la lumière, qui boivent vite et mal, irréguliers dans leurs repas, et qui finissent comme Napoléon à Sainte-Hélène, l'estomac rongé par un cancer.

Le sommeil de Gambrinus était une sensation voluptueuse. Il s'y abandonnait en toute confiance. Sessonges, ils étaient toujours dorés. Il rêvait fleurs et bombances. Les angoisses ne venaient jamais troubler son repos, car s'il s'endormait le ventre plein, son cœur et sa conscience étaient légers.

Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

C'étaient là les bons jours de la royauté germanique.

Les temps sont bien changés.

Guillaume I<sup>er</sup> de Prusse n'a point ambitionné l'innocente gloire de Gambrinus. Il a voulu batailler, agrandir ses États, être un voisin incommode.

Au petillement mousseux de la bière nationale, il a préféré, pour parler le langage de l'Edda scandinave, le hurlement lointain du loup Fenris, qui annonce l'arrivée du règne d'Héla. Il a apporté chez nous la voracité germanique et teutonique, et son estomac d'une capacité peu commune.

Il a voulu boire des vins de France. A Potsdam, il n'avait pu que les déguster; il a tout fait pour pouvoir s'en gorger à Versailles.

Le voilà arrivé dans le palais de Louis XIV. Pour manger le gâteau des rois, Guillaume-le-Boucher a choisi la *salle du Sacre*, où David a peint le sacre de Napoléon I<sup>er</sup>.

Autour d'une large table il a réuni ses féaux, ses fidèles, les princes allemands, et Bismark, et de Moltke et son bien-aimé Fritz.

La mangerie et la buverie vont un train d'enfer. Les soudards allemands boivent à leurs faciles victoires, aux triomphes qu'ambitionne leur orgueil.

Le bourgogne et le bordeaux coulent à pleins



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIII

Le spectateur de la Comédie-Française dont la ressemblance avec Chanvallon venait d'être constatée par le régisseur Florence, n'avait pas attendu la fin de la représentation pour se retirer.

Il traversait la place du Palais-Royal lorsque, à quelques pas du café de la Régence, il s'entendit appeler de la sorte :

— Hé! monsieur l'abbé!

se retourna et vit un vieillard cassé, maigrelet,

vêtu d'un habit de tapisserie ample comme une maison, qui attachait sur lui deux yeux vifs et profondément malins.

L'homme interpellé s'arrêta, et chercha dans sa mémoire où il avait déjà vu cette figure dont l'âge n'avait pas éteint l'effronterie.

Tout à coup il crut se rappeler.

— Le neveu de Rameau! s'écria-t-il.

— Moi-même, monsieur l'abbé, Rameau le faînéant, fils de Rameau le violon et neveu de Rameau le compositeur.

Celui qu'on venait d'appeler l'abbé ne revenait pas de sa surprise.

— Est-ce possible? disait-il, vous ici! Mais vous ne savez donc pas que tout le monde vous croit mort? Voyons, parlez vrai: êtes-vous bien sûr d'être encore vivant?

Le neveu de Rameau sourit mélancoliquement et murmura :

— Ai-je jamais été bien sûr de quelque chose! Et vous-même, monsieur l'abbé...

— Chut! chut! ne prononcez pas mon nom; il pourrait réveiller d'anciens ennemis.

— Soit, mais apprenez-moi ce que vous êtes devenu depuis le temps où vous faisiez des jolis bouquets à Chloris? Vous n'avez pas vieilli, vous, je vous retrouve tel que je vous ai laissé, la tête toujours droite, le jarret toujours ferme. On voit bien que vous n'avez fait que prospérer; à chacun selon ses œuvres!

— Ah! mon pauvre Rameau, il s'est passé terriblement de choses depuis que nous ne nous sommes

parlé, et je peux dire que j'en ai vu de grises... ou plutôt de rouges.

— Qu'avez-vous donc vu de si extraordinaire, monsieur l'abbé?

— Hélas! j'ai vu la Révolution française, et si je suis debout à cette heure, c'est que le hasard s'en est mêlé.

— Comme moi, soupira le neveu de Rameau; mais ne serions-nous pas mieux pour causer à cette table de café? S'il faut que je vous en fasse l'aveu, il y a trois mois que je n'ai pris une bavaroise.

— Ah! Rameau, Rameau, je vous reconnais maintenant tout à fait...

C'est une étrange et exceptionnelle figure que celle de ce neveu de Rameau. Chenapan magnifique, moitié littérateur et moitié musicien, professeur de chant et d'infamie, il a dicté à Diderot le chef-d'œuvre quel'on connaît. Mercier a, lui aussi, hanté le personnage; les pages qu'il lui a consacrées, et qu'on connaît beaucoup moins, ont ce mérite qu'elles complètent sous le rapport biographique l'étude éblouissante de Diderot. « Une fois dans la conversation, — raconte Mercier, — Rameau neveu me dit: Mon oncle compositeur est certainement un grand homme, mais mon père violon était un plus grand homme que lui; vous allez en juger. Je vivais dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de *sentineller l'avenir...* »

Hein! Sentineller l'avenir! qu'en dites-vous?

L'expression est bien certainement de Mercier, l'homme aux néologismes.

bords; le champagne, honteux de pétiller pour des Prussiens, ruisselle du verre sur la table et sur le parquet.

On boit et on chante. On se rappelle avec de gros rires qu'en 1815, lorsque l'armée d'invasion passa en Champagne, elle prit six cent mille bouteilles dans les caves de Moët. On se pâme en songeant que dans cette guerre on a fait bien mieux; qu'avec les vins, on a volé les métiers du tisserand, les récoltes du laboureur, les montres et les pendules, les nippes dans l'armoire.

On chante et l'on boit encore; tellement

Que le roi se laisse endormir.

Pendant ce temps gouverne  
Le ministre, ce mauvais chien  
Dont l'aboïement grondeur  
Retentit tout à l'entour.

Dans son sommeil, le vieux roi balbutie :  
« Régner est une chose bien difficile.  
Ah! déjà je voudrais être  
A la maison près de ma reine!

Dans les bras de ma reine  
Ma tête royale repose si mollement!  
Et dans ses beaux yeux s'étend  
Mon royaume infini.

HENRI HEINE. (Chansons.)

Mais la douce image de la tendre Augusta n'est pas longtemps à égarer la lourde somnolence du bien-aimé Guillaume.

Le roi de Prusse ne s'est pas assez méfié.

Le vin de France a ses fumées vengeresses.

Noble et généreux comme son peuple, il sait remuer les consciences et fouailler dans les cœurs tout ce qu'il y a de vil et de bas. Il sait évoquer les crimes dans les âmes coupables, et Dieu sait si tu en as commis, ô roi Guillaume!

Ah! toi qui as passé le Rhin, la Bible dans une main, un flacon de kirsch dans l'autre, tu as voulu te souler des vins de France! Eh bien! regarde en face la vision qu'enfant dans ton cerveau troublé les vapeurs du bourgogne et du champagne.

Vois la France outragée se ruer sur toi et cinglant au-dessus de ta tête ses fouets vengeurs.

Pendant que tes stratéges et les diplomates, les têtes froides de ton royaume, partagent la France comme un gâteau et y font de larges entailles, vois courir au-dessus de ta couronne mal assise ces légions de malheureux que tu fais mourir! L'Allemagne et la France en deuil te les amènent innombrables. C'est là une sanglante revue évoquée par le remords. Tombant les uns sur les autres, les cuirassiers de Reichshoffen et les grenadiers de ta

garde te maudissent. Ils te maudissent ces prisonniers que tu as envoyés en Allemagne et que tu laisses mourir de faim. Ils te maudissent aussi ceux que ton ambition condamne à mourir sous les murs de Paris et à être enterrés sous la terre glacée!

Écoute, ô roi Guillaume, les imprécations de ces mères des deux pays qui, en expirant, apprennent à leurs enfants à maudire ton nom.

Et tu n'es pas encore rassasié de meurtres! Tu demandes à l'Allemagne de nouvelles victimes, une nouvelle armée. Mais entends donc les plaintes de ces pauvres gens qui, avant de te saluer empereur, au moment de mourir, fredonnent la vieille chanson de Schubart :

An Deutschlands grenzen füllen wir  
Mit erde noch die hand;  
Und küssen sie, das sey dein dank  
Für schirmung, plege, speis'und trandk  
Du liebes vaterland.

(A la frontière d'Allemagne, nous remplissons encore nos mains avec de la terre, et nous la baissons; que ce soit notre remerciement pour l'abri, les soins de l'enfance, la nourriture et le breuvage que tu nous as donnés, douce patrie!)

Ah! ceux-là peuvent bien dire adieu à leur douce patrie. Les conscrits comme les vétérans, ils seront tous sacrifiés à ta folie guerrière. La France ne t'en rendra pas un, vieux roi pris de vertige.

Va, race de Germains maudite, jette-toi sur le gâteau que tes laquais te servent en ce moment à Versailles. Dépêche la France en hurlant : LE ROI BOIT!

Salue ton Guillaume-le-Boucher, empereur d'Allemagne; mais, à travers les fumées du vin de France que tu bois après nous l'avoir volé, vois Paris et la Province debout, courant sus à l'envahisseur, et dis-nous si Morin n'a pas fait œuvre charitable en te disant, avec son crayon indigné, tout ce que nos vins, avec leur générosité, portent de vengeance.

Écoute, il en est temps, le dernier avertissement que te donne la colère patriotique de notre artiste; amoindris, s'il se peut, les remords que son talent évoque contre toi.

Assez bu, assez chanté la guerre, ô Germain! Le vin de France est trop capiteux pour toi. Retourne à la bière et à Gambirinus.

Va-t'en, si tu ne veux pas que nos vigneronns te chassent à coups de serpe, à coups de fourche, à coups d'échalas.

Le Raincy. — En 1652, l'architecte Levau faisait

construire, pour le compte de Jacques Bordier, secrétaire du conseil, le célèbre château du Raincy, dont le parc se trouvait enclavé dans la forêt de Bondy. Ce château ne coûta pas moins de 4,500,000 livres, équivalant à dix millions d'aujourd'hui. Un siècle après, les seigneurs de Livry cédaient le domaine au duc d'Orléans.

La Révolution en fit une propriété nationale. Gabriel Ouvrard, qui s'en était rendu acquéreur, y donna, sous le Directoire et le Consulat, des fêtes splendides. La magnifique avenue qui donnait accès à la route d'Allemagne et les grands arbres du parc ont été témoins des triomphes d'esprit, de beauté et de luxe que remportèrent, à cette époque, les deux reines de la mode : M<sup>me</sup> Tallien et M<sup>me</sup> Récamier.

Ce furent là les beaux jours du Raincy aristocratique et élégant.

Le roi Louis-Philippe racheta cette propriété princière et patrimoniale. Il la conserva en bon père de famille jusqu'à la Révolution de 1848, qui dispersa les restes du château déjà bien éprouvé. Depuis, ce beau domaine passa aux mains de spéculateurs, qui divisèrent le terrain par lots et le revendirent au dernier et plus offrant enchérisseur.

Depuis quelques années seulement, le Raincy formait un groupe de villas d'une architecture des plus variées, mais d'un aspect pittoresque.

Pour alimenter maisons de campagne et jardins, squares et promenades, les industriels propriétaires avaient aménagé et fait venir les eaux du ruisseau Saint-Florian, dont la chute, au milieu de rochers factices, avait un faux air de la cascade du bois de Boulogne.

C'était le beau temps du Raincy bourgeois.

Depuis l'investissement de Paris, le Raincy, déserté par ses habitants légitimes, est devenu une colonie militaire prussienne.

Les Saxons y vivent en maîtres. Ils usent et abusent du confortable que quelques propriétaires imprudents ont abandonné à leur indiscrétion. Sans scrupules, sans méfiance de représailles possibles, ils mettent au pillage et au gaspillage les caves et les greniers. Si un paysan se plaint, ils le jettent en prison; s'il fait mine de se révolter, ils le fusillent.

Ce n'est pas moral, mais c'est si commode!

Sur les hauteurs du Raincy, au-dessus de la route de l'Hermitage, presque sur la crête, au-dessus de la cascade, les Allemands ont installé leurs batteries. Nous leur avons laissé tout le temps pour cela faire. Aussi ont-ils travaillé sans se presser.

En première ligne, ils ont creusé les tranchées;

— Étiez-vous à la prise de la Bastille? demanda l'abbé.

— Parbleu! j'étais dedans, répondit Rameau neveu, grâce à M. de Saint-Florentin, qui m'y avait fait enfermer pour se débarrasser de mes demandes d'argent. Le peuple me délivra, et me porta même un peu en triomphe, grâce à ma barbe qui avait eu le temps de croître. Je ne tardai pas à regretter la Bastille, où j'avais le gîte et la pitance. Le peuple ne me donna rien de tout cela; lui et moi nous ne pouvions pas nous comprendre. J'errai longtemps par les rues, comme le spectre de l'ancien régime, et j'assistai d'en bas, comme le plus obscur de tous les mendiants, à tous les événements épouvantables ou sublimes de cette époque sans pareille. J'étais à Versailles les 5 et 6 octobre, confondu avec les poissardes; j'étais à l'Abbaye et aux Carmes les 3 et 4 septembre...

— Oh! monsieur Rameau!

— En spectateur, monsieur l'abbé, toujours en spectateur. J'étais de la fameuse séance de la Convention qui détermina du sort de Louis XVI et qui dura soixante-douze heures. Vous vous représentez sans doute dans cette salle le recueillement, le silence, une sorte d'effroi religieux? Point du tout. Le fond de la salle était transformé en loge, où des dames, dans le plus charmant négligé, mangeaient des glaces, des oranges, buvaient des liqueurs. On allait les saluer, on revenait. Les huissiers, du côté de la Montagne, faisaient le rôle des ouvreuses de loges à l'Opéra : on les voyait ouvrir à chaque instant les portes des tribunes de réserve et y con-

Rendons la parole à Rameau neveu : « J'avais vingt-deux ans révolus lorsque mon père entra dans ma chambre et me dit : — Combien de temps veux-tu vivre ainsi, lâche et fainéant? Sais-tu bien qu'à ton âge j'étais déjà pendu, et que j'avais un état? — Vous avez été pendu, mon père! et comment le fûtes-vous, s'il vous plaît? — Écoute, me dit-il; j'étais soldat et maraudeur; le grand prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre. Une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas. Le bourreau m'avait laissé ma chemise parce qu'elle était trouée; des housards passèrent : d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre; elle était humide, la fraîcheur réveilla mes esprits. Je courus vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : « Ne vous effrayez pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage derrière moi; vous saurez tout. Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre et quatre feuilles de papier. J'écrivis sur les quatre feuilles de papier :

AUJOURD'HUI, GRAND SPECTACLE!

Les premières places à six sous, et les secondes à trois.

TOUT LE MONDE ENTRERA... EN PAYANT.

« Je me retranchai derrière une tapisserie; j'empruntai un violon. Je coupai ma chemise en morceaux; j'en fis cinq marionnettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang; et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisse-

rie. — Le spectateur accourut, la salle fut pleine jusqu'au toit.

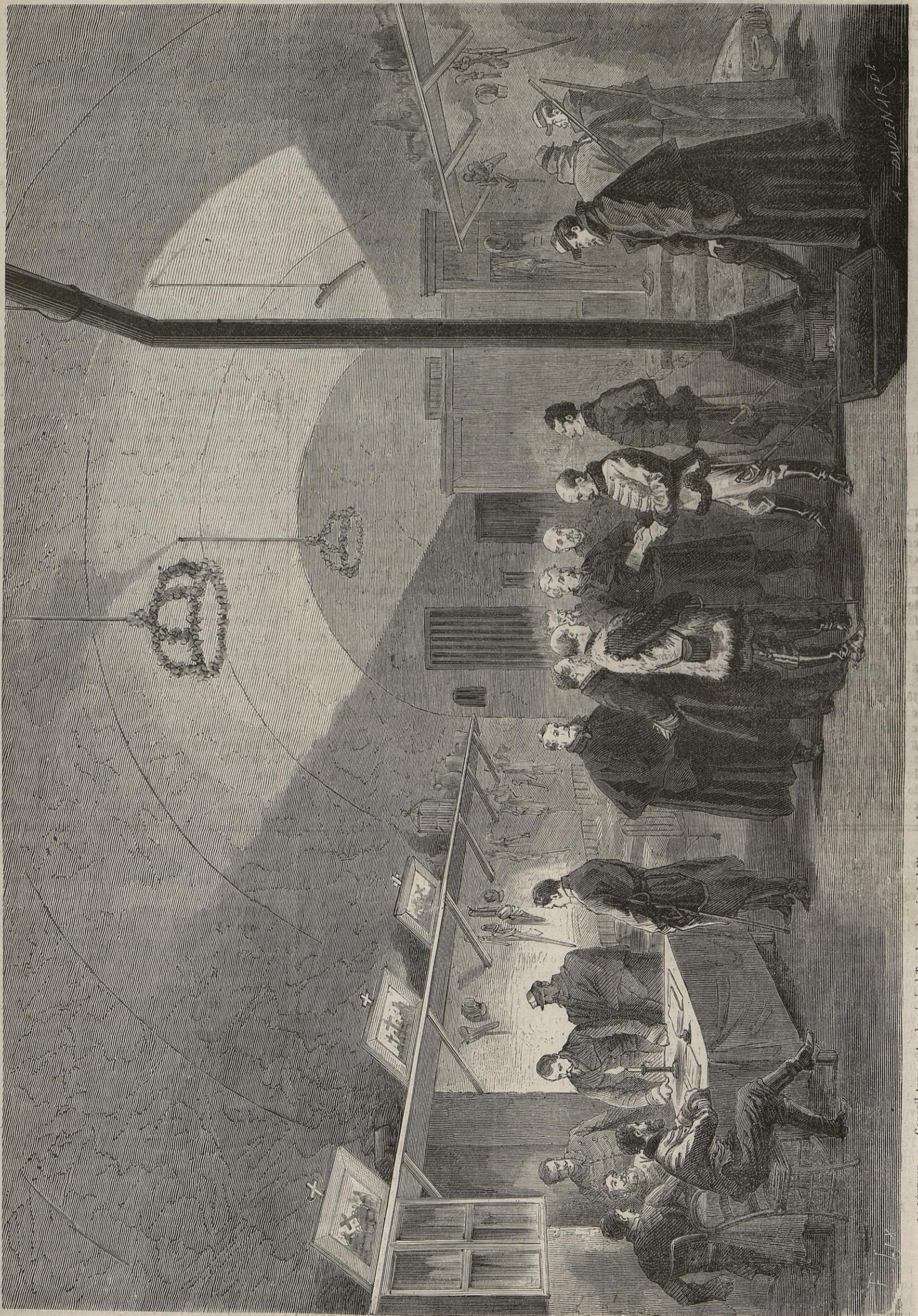
« L'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière, je donnai deux représentations par jour. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement occasionné par la pendaison avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, et que j'avais un état. Tu as vingt-deux ans, tu as une chemise neuve sur le corps; voilà douze francs, sors vite de chez moi! »

Ce discours du père est superbe. Les réflexions de Rameau neveu qui le suivent ne sont pas moins originales : « Depuis ce temps-là, je vois tous les hommes coupant leur chemise selon leur génie, et jouant des marionnettes en public, pour remplir leur bouche, car la mastication est, selon moi, le mobile de toutes les choses du monde; tout se fait pour la mastication, les édits, les grandes actions, les beaux poèmes! »

Et en disant cela, Rameau neveu, qui était un excellent mime, avait un mouvement de mâchoire fort pittoresque.

Mais j'oublie — en voulant ajouter des touches à son portrait — que je l'ai laissé à une table du café de la Régence en compagnie d'un ex-abbé.

Dès qu'ils furent assis devant deux bavaroises, l'entretien commença.



LA DÉFENSE. — Conseil tenu entre le général Trochu, le général Vinoy et les commandants de l'artillerie et du génie du plateau d'Avron pendant le bombardement du fort de Rosny. — (Dessin de M. Lix)





LA DÉFENSE. — Conseil tenu entre le général Trochu, le général Vinoy et les commandants de l'artillerie et du génie du plateau d'Avron pendant le bombardement du fort de Rosny. — (Dessin de M. Lix.)

LE GATEAU DES ROIS A VERSAILLES. — Le roi boit! — O roi!... mêlez-vous des fumées vengeresses des vins de France! — (Composition de M. Edmond Morin.)

LIX

MORIN

les épaulements et les ouvrages de campagne de toute sorte. En arrière, ils ont élevé leurs redoutes fermées, disposées de manière à se flanquer mutuellement.

Les redoutes une fois terminées et rendues excessivement solides, les Saxons ont amené sur les plates-formes des pièces françaises de 12 et de 24 prises à Sedan ou à Metz.

En attendant que les canons Krupp fussent arrivés, cette disposition permettait de garnir suffisamment la position en vue d'une attaque venant de Paris, et de ne pas exposer les pièces à longue portée avant que la série d'ouvrages ne fût entièrement achevée.

Aujourd'hui, il y a deux batteries prussiennes au Raincy : celle de droite destinée à battre le fort de Rosny; celles de gauche, plus importante, dirigée contre toute la partie nord du plateau d'Avron et notre grande batterie de pièces marines qui regarde Chelles.

Les batteries du Raincy sont armées de canons de 24 en acier fondu, lançant des projectiles du calibre de 14 centimètres 8 millimètres. Ces canons sont connus en Prusse sous la dénomination de *vier und zwanzig pfundiger*. Le capitaine Schott, dans son traité intitulé *Grundriss der Waffentechnik*, nous décrit ainsi ce puissant engin d'artillerie : « La pièce de 24 rayée prussienne a un diamètre d'âme de 148 millimètres, et lance un projectile oblong de 28 kilogrammes. Sa fermeture de culasse est du système Krupp à coins; elle porte 24 rayures régulières rétrécies, c'est-à-dire plus larges dans le voisinage de la chambre, de manière à faciliter le forçement du projectile en compensant l'usure de la chemise ou enveloppe de plomb pendant le trajet du projectile dans la pièce. »

A 1,000 mètres l'obus, envoyé par la pièce prussienne de 24 perce un mur de 3 mètres 50 centimètres d'épaisseur et s'enfonce de 4 mètres 60 centimètres avant d'éclater. Il peut arriver jusqu'à une portée de 7,000 et 8,000 mètres.

C'est avec ces pièces remarquables que sont armées les trois batteries du Raincy, dont la transformation en parc d'artillerie prussienne n'est pas faite pour réjouir des yeux parisiens.

*Chelles.* — Ils sont encore là ces maudits Prussiens, souillant de leur présence la place où faisaient jadis leurs dévotions Marie-Henriette de Bourbon, fille naturelle de Henri IV, et plus tard la fille du Régent, la belle Louise-Adélaïde d'Orléans. Ces deux princesses de sang royal ont porté la mitre abbatiale

dans cette fameuse abbaye des bénédictines de Chelles, fondée par sainte Clotilde.

La vertueuse abbaye de Chelles fut plusieurs fois violée par les Anglais. Bâtie et rebâtie, elle renfermait au moment de la Révolution trois églises qui furent démolies toutes trois à cette époque.

Chelles, aujourd'hui bourg du département de Seine-et-Marne, était sous les Mérovingiens une résidence royale. Il a été le témoin des crimes et des désordres de Chilpéric et de Frédégonde.

Souvenirs religieux, souvenirs historiques, tout cela, pour le moment, a disparu sous la botte prussienne qui écrase tout ce qu'elle touche.

Sans aucun respect pour ce qui nous est sacré, les hordes teutoniques ont envahi le plateau de Chelles sur lequel elles ont aussi installé de redoutables batteries destinées à battre notre seconde enceinte du côté de l'est.

Comme au Raincy, elles sont encore ici disposées par trois et se flanquent mutuellement.

En établissant là leurs travaux d'attaque, ils nous ont forcés, nous Français, à envoyer nos obus et nos bombes sur ce bourg que les poétiques souvenirs auraient dû préserver de toute atteinte.

Chelles est pour l'armée allemande d'une importance capitale, au point de vue stratégique. Il commande le chemin de fer de Strasbourg, la route de Montfermeil et, par ses ouvrages reliés à ceux de Gournay, le passage de la Marne au petit pont.

Déloger les Allemands de Chelles et de Gournay, c'est leur couper leur plus précieux point de jonction entre les corps cantonnés à l'est sur la route d'Allemagne, dans la forêt de Bondy, et le quartier général de Créteil et leur importante position de Choisy-le-Roi.

Aussi aux batteries de Chelles et de Gournay, les Prussiens ont ajouté les trois batteries de Noisy-le-Grand qui menacent directement le fort de Nogent.

*Le bombardement.* — En nous emparant le 30 novembre du plateau d'Avron, nous tenions sous le feu de nos canons, non-seulement les batteries du Raincy et de Gagny, le cantonnement de Montfermeil, mais encore Chelles, une clef de position pour les Prussiens.

Nous avons installé sur la Grande Pelouse d'Avron une artillerie respectable, et déjà, le 23, cinq de nos obus, lancés par nos pièces marines, arrivaient et éclataient dans le village de Chelles.

Les Allemands s'émurent et on décida à Versailles d'essayer des moyens violents. Le bombardement fut décidé.

On commença par le plateau d'Avron, dont l'artillerie devenait incommode et que nous n'avions pas suffisamment fortifié. Dès le matin du 27 décembre, l'ennemi démasquait ses batteries de siège contre les forts de l'est, de Noisy à Nogent, et contre le plateau d'Avron. Cette dernière position recevait des projectiles de front par Chelles, d'enfilade par le Raincy et Gagny, et de dos par Noisy. Le feu était engagé avec la plus grande violence. Un silence relatif s'est fait un peu avant midi, mais à cette heure le bombardement a repris toute son intensité, toute sa fureur.

Le plateau d'Avron était criblé d'éclats d'obus. Passer sur la Pelouse, c'était risquer sa vie.

Au moment du déjeuner, quelques officiers s'étaient réunis autour d'une table et s'apprétaient à attaquer leur frugal repas, lorsqu'un obus vint effondrer le toit qui les abritait et éclater au milieu d'eux; sur huit personnes, six furent tuées sur le coup. C'étaient trois officiers et un sous-officier du 6<sup>e</sup> bataillon de la garde mobile de la Seine : MM. Berthier, capitaine adjudant-major; Dufoue, capitaine; Bury, lieutenant et Sery, sergent-major. L'abbé Gros, l'aumônier, avait été frappé en même temps. M. Heintzler, chef de bataillon, ne fut que blessé. M<sup>me</sup> Heintzler qui se trouvait avec son mari, fut également atteinte.

*Le général d'Hugues au plateau d'Avron.* — L'ouragan de fer et de feu lancé par les Prussiens sur le plateau sifflait et tonnait. Les obus et les boulets, au lieu de s'enfoncer dans le talus du parapet, rebondissaient sur la terre durcie par la gelée, dentelant nos ouvrages protecteurs et mettant à découvert nos soldats.

Au milieu de ce feu d'enfer, le général d'Hugues, chargé de la défense du plateau, campait, avec son état-major, autour d'un maigre feu de bivouac. Là il donnait ses ordres, mais, malgré toute son intrépidité, le général dut quitter la maison qui l'abritait et que criblaient les obus. Il vint s'abriter derrière une mince muraille auprès de laquelle se tenaient le colonel d'artillerie Stoffel et M. Guillemot, colonel du génie.

Le plateau était littéralement couvert des feux de l'ennemi, et on estime à 15,000 le nombre de projectiles lancés ce jour-là par les Prussiens.

Les soldats abrités dans les tranchées, les marins à leurs pièces, ainsi que l'artillerie de la garde nationale et les travailleurs civils, tous ont supporté avec la plus grande fermeté cette première journée de bombardement inouï, plus serré et plus impres-

duire galamment les maîtresses du duc d'Orléans-Egalité, caparaçonnées de rubans tricolores. L'ennui, l'impatience, la fatigue, se peignaient sur presque tous les visages. C'était à qui dirait : Mon tour approche-t-il? On appela je ne sais quel député malade ou convalescent; il vint affublé de son bonnet de nuit et de sa robe de chambre. Cette espèce de fantôme fit rire l'assemblée. Passaient à cette tribune des visages rendus plus sombres par de pâles clartés, et qui, d'une voix lente et sépulcrale, ne disaient que ce mot : La mort! Toutes ces physionomies qui se succédaient, tous ces tons, ces gammes différentes; tel député, calculant s'il aurait le temps de manger avant d'émettre son opinion; tel autre qui tombait de sommeil et qu'on réveillait pour prononcer; Manuel, secrétaire, escamotant quelques suffrages en faveur du roi, et sur le point d'être mis à mort dans les corridors pour prix de son infidélité, — voilà le spectacle auquel j'ai assisté et à la peinture duquel la grande histoire n'osera jamais descendre.

L'abbé, appuyé sur le coude, l'écoutait attentivement.

— Avez-vous assisté également au dernier acte de ce terrible drame? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit le musicien. J'étais sur la place de la Révolution, comme partout. J'ai vu Louis Capet bousculé par quatre valets de bourreau, garronné à une planche, et recevant si mal le coup de la guillotine, qu'il n'eut pas le col, mais l'occiput et la mâchoire horriblement coupés. Son sang coule, et c'est à qui y trempera le bout de son

doigt, une plume, un mouchoir, un morceau de papier; quelques-uns le goûtent, en lui trouvant un goût salé. Autour du cadavre royal, les marchandes crient des petits pâtés et des gâteaux.

— Assez! assez! murmura l'abbé.

Le neveu de Rameau avala doucement une gorgée de sa bavaroise.

Puis, il reprit :

— Je n'ai pas vu seulement les événements, j'ai connu aussi les hommes, j'ai connu tous les meneurs du peuple, tous les remueurs de systèmes, tous les législateurs en bonnet de laine rouge. J'ai connu Henriot le domestique, Hébert l'escroc, Chabot le capucin, Poulitier le joueur de gobelets. J'ai connu Jacob Dupont qui demanda d'installer une chaire d'athéisme sur la place de la Révolution. J'ai entendu David, peintre du roi et de la République, crier à tue-tête : « Tirez, tirez à mitraille sur tous les artistes! vous êtes sûrs de ne tuer aucun patriote parmi ces gens-là! » Que n'ai-je pas entendu, miséricorde! A présent, j'ai fini par me boucher les oreilles.

Et Rameau neveu cessa de parler.

Mais il ne cessa pas de boire.

Je crois même qu'il demanda une seconde bavaroise.

Après en avoir souri, l'abbé consulta sa montre et se leva.

— Au revoir, Rameau, lui dit-il, je suis content de vous avoir retrouvé, mais il faut que je vous quitte.

— Déjà!

Le musicien regrettait de quitter un endroit où il se sentait si bien.

— Adieu donc, dit-il en serrant la main que l'abbé lui tendait.

— Où allez-vous?

— Ma foi, répondit le neveu de Rameau, il n'y a guère plus rien à faire pour moi dans votre monde nouveau, et je crains que la révolution ne recommence un jour ou l'autre. Je m'en vais mourir.

Il le fit comme il l'avait annoncé.

Lecteur, si vous allez à Dijon saluer la statue de l'oncle, — ayez un souvenir de commisération pour le neveu.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les renseignements n'abondent pas sur son compte; en voici un qui peut passer pour inédit.

Le jour de ses noces, — qui diable avait-il pu épouser? — Rameau neveu loua toutes les veilles de Paris, à un écu par tête.

En cela, il devançait M. de Saint-Cricq, qui, vers 1830, loua tous les joueurs d'orgue, à la tête desquels il organisa une promenade triomphale sur les boulevards.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

sionnant que celui des grands jours de Sébastopol. Le feu n'a cessé qu'à la nuit.

Le lendemain 28, la canonnade recommença aussi terrible, aussi enragée.

*Campement des mobiles dans les carrières d'Avron.* — En prévision d'une attaque qui aurait pu être tentée sur le plateau à la suite du bombardement, on avait envoyé à Avron plusieurs corps de troupes. Des détachements d'infanterie de marine, des bataillons de garde nationale étaient venus renforcer les mobiles et la troupe de ligne.

Pour les abriter autant que possible, on avait fait camper les uns dans les tranchées, les autres dans les grandes carrières creusées sous le plateau. Vingt mille mobiles s'étaient engouffrés sous ses vastes et grossières voûtes soutenues par de frustes piliers. Mais on était à l'abri du froid et des obus. On faisait la soupe et le rata avec tout autant d'entrain qu'aux baraquements de Paris.

Le dessin que donne le *Monde illustré* de ce lieu souterrain et de ces scènes militaires est un vrai décor nocturne d'opéra comique. Les effets des feux de bivouac sous ces sombres voûtes sont saisissants. Il est vrai que les mobiles tenaient, au moment où ils étaient là consignés, en petite estime le pittoresque.

La situation était trop grave, et ils pensaient, non sans quelque appréhension, que si, par hasard, la fantaisie prenait aux Prussiens de diriger une attaque sur nos batteries, il leur serait fort difficile de sortir à temps, eux 20,000, par l'étroite entrée qui donne accès dans ces carrières. Un coup d'audace de l'ennemi, et ces 20,000 mobiles pouvaient être pris d'un coup comme dans une ratière.

Les Prussiens heureusement n'étaient occupés qu'à croiser leurs feux sur le plateau. Il leur fallait faire évacuer la place. Ils y sont arrivés. L'ordre d'évacuer cette position, rendue intenable, est arrivé dans la nuit du 28. A deux heures du matin, tout était prêt; les pièces avaient été enlevées de leurs affûts, les bagages chargés sur les voitures, les munitions dans les fourgons.

Ce n'était pas une petite affaire que de faire descendre par la pente roide du plateau, convertie en glissoire par le verglas, les soixante-dix-sept pièces d'artillerie qui garnissaient les batteries, et cela sans feux ni lumières, qui auraient révélé à l'ennemi notre déménagement.

Les pièces de 7 et les mitrailleuses du commandant Pothier ouvraient la marche; les grosses pièces de marine suivaient péniblement, les fourgons et les voitures de bagage fermaient la marche. On marcha bien jusqu'à quatre heures, mais à ce moment, des obus prussiens arrivèrent sur le versant de Rosny, alors que le convoi franchissait le village. Plusieurs chevaux sont tués, quelques conducteurs sont blessés. Les attelages des pièces prennent le galop, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont hors de portée. Pas un canon n'a été perdu. Toute cette artillerie a été conduite à Vincennes et à Montreuil.

A huit heures du matin, l'évacuation du plateau d'Avron était chose terminée. Nous avons une excellente position de moins.

*Obsèques des officiers tués à Avron.* — Les trois officiers et le sous-officier tués sur le plateau d'Avron au moment où ils allaient se mettre à table dans la journée du 27 décembre, avaient été transportés à la mairie du 6<sup>e</sup> arrondissement.

Le 30 eurent lieu leurs obsèques. Le convoi, précédé par M. Hérisson, maire, et de MM. Jozon et Lauth, adjoints, quitta la mairie et se dirigea vers l'église Saint-Sulpice.

Un détachement de garde civique du quartier et une députation des officiers du 6<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine et des représentants de tous les bataillons de la garde nationale appartenant à l'arrondissement formaient le cortège qui accompagnait les cercueils de MM. Berthier, Dufouc, Bury et Sery.

Toute l'église était tendue de noir. L'office a été célébré par le curé de Saint-Sulpice. Après la cérémonie religieuse, le cortège s'est dirigé vers le ci-

metière Montparnasse, où ont été inhumés ces soldats morts pour la patrie.

Pendant que cette triste cérémonie avait lieu sur la rive gauche, l'aumônier Gros, victime aussi des obus prussiens tombés ce jour-là sur Avron, était porté à l'église de la Madeleine.

*La question du bois.* — *Les bûcherons municipaux.* — *La queue aux chantiers.* — En s'abaissant de plus en plus au-dessous de 0, en descendant, le 23 décembre, jusqu'à 11 degrés 3 dixièmes, le thermomètre a élevé à la hauteur d'une question capitale l'approvisionnement du combustible.

Voici quinze jours bien comptés que la température persiste à nous tenir rigueur. Il gèle sans désemparer. On a vu rarement des froids plus consécutifs. Leur venue subite a pris au dépourvu le Gouvernement, qui, obligé de conserver le peu de charbon qui restait à Paris pour le gonflement des ballons et la fonte des canons, a dû recourir, pour pourvoir immédiatement à la nécessité absolue de procurer du bois à la population, aux moyens extrêmes.

On a d'abord réquisitionné tous les bois de chauffage entassés chez les charbonniers et dans les chantiers. Puis on a eu recours au combustible sur pied. La municipalité a embrigadé des nuées de bûcherons qui, armés de haches et de scies, partent tous les matins de Paris pour aller dans les bois de Vincennes et de Boulogne, sur nos grandes routes et dans certains quartiers où ils végètent sans grand profit, couper et débiter les arbres condamnés par les conservateurs.

Bien des gens s'imaginent qu'après la guerre Paris sera complètement dépourvu de sa belle et splendide couronne de verdure. Ils ont tort. De nombreuses coupes sont faites tous les jours dans les bois de Vincennes et de Boulogne; mais ces coupes ne sont pas œuvre de Vandales. Le travail est conduit par les conservateurs et par M. Alphan, ingénieur en chef des promenades et plantations de la ville. Chaque arbre destiné à tomber est marqué d'avance; les grandes avenues sont respectées. On ne fait dans les bois que des éclaircies, et l'aspect général n'aura pas à souffrir des coupes que nous imposent la rigueur de cet hiver et l'investissement.

Depuis la fin de décembre on a amené dans les chantiers assez de bois pour approvisionner Paris pendant un mois, et nos bûcherons municipaux continuent leur travail quotidien. Nous ne manquerons pas plus de combustible que de pain.

Que les trembleurs se rassurent.

Aujourd'hui les mairies des vingt arrondissements distribuent le combustible comme elles distribuent la viande, les harengs et les légumes. Au moyen des *cartes de famille*, chaque ménage peut, au jour indiqué, se présenter au chantier désigné, et prendre là sa provision proportionnelle.

Mais comme tous ne peuvent être servis à la fois, il arrive aux portes des chantiers ce qui arrive à la grille des boucheries: c'est qu'une *queue* de ménagères est toujours là en permanence, grelottant et bavardant. Grâce à ces sages mesures nous n'aurons plus à déplorer le triste spectacle que nous offraient ces pessimistes qui recommençaient au sujet du bois ce qu'ils ont fait déjà pour le pain, perdant la tête pour rien, et criant qu'on allait mourir de froid comme ils avaient crié qu'on allait mourir de faim.

*Vente au profit des victimes de la guerre, au ministère de l'instruction publique.* — La misère dans Paris assiégé et bombardé est grande, mais aussi grande se manifeste chaque jour la charité, de plus en plus ingénieuse. Les quêtes, les tombolas, les représentations dans lesquelles les artistes prodiguent gratuitement leurs talents ont été organisées pour venir en aide aux souffrances qu'amène toujours avec lui l'hiver et que cette année nous impose l'état de guerre. Les moins malheureux pensent aux pauvres plus que jamais, et ce sera une des belles gloires du siège de Paris d'avoir vu les effets d'un dévouement et d'une fraternité infatigables.

Parmi les appels faits à la bienfaisance parisienne nous devons particulièrement noter l'invitation

faite par les dames du Comité de secours destinés aux victimes de la guerre.

M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, a mis à la disposition du Comité les salons du rez-de-chaussée du ministère. Un bazar s'organise, et les tableaux, les gravures, les objets d'art, en argent et en bronze, sont étalés à côté des pièces d'étoffe, des boîtes de bœuf en daube, des sacs d'oignons, des pommes de terre, des harengs, de mignons sacs de farine enguirlandés de faveurs roses ou bleues, de dindons peu dodus, d'oies et de canards de siège.

Les comptoirs sont tenus par les dames des ministres de la République, MM<sup>mes</sup> Jules Simon, Dorian, Magnin, et par celles qui ont voulu contribuer de leur gracieuse et charitable personne à cette œuvre patriotique, MM<sup>mes</sup> Charles Hugo, Paul Meurice, Floquet, Clamageran, Balli, Ulbach, Millard, Béquet, Trotot, Toussaint, Goudchaux, Vée et tant d'autres.

Le premier jour la vente a produit 18,000 francs.

Une boîte de cigares a été vendue 1,000 francs; 25 francs, une boîte de lentilles avec l'étiquette de Boissier; 10 francs, les bottes de radis; 69 francs 50, deux pieds de céleri; un dindon, 200 francs; un verre de champagne exhumé des caves des Tuileries, 5 francs; 10 francs, un casque prussien.

Ces prix sont d'une fantaisie toute chevaleresque. Que voulez-vous?

— C'est pour les pauvres et les blessés.

MAXIME VAUVERT.

## LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

MORELLET (suite et fin).

Morellet nous fournissait, il y a huit jours, l'occasion de raconter un des épisodes les plus touchants des massacres de septembre. Nous avons vu comment on pouvait sauver un homme quand on le voulait à tout prix. Mais notre sauveteur n'en était encore, si on s'en souvient, qu'à la moitié de son œuvre. Il avait arraché aux membres de la commune l'ordre d'élargissement de son ami, mais faire exécuter cet ordre n'était plus facile. Il ne s'effraye pas cependant.

« Pour se frayer la route à l'Abbaye et exécuter son courageux projet, il avait besoin de quelques secours, et il fallait qu'il fût armé. Il trouve heureusement sous sa main un jeune homme de ses amis qu'il engage à se joindre à lui. Ils vont ensemble dans la maison où logeait l'abbé G.; là, il prend un fusil avec sa baïonnette, et fait donner un sabre à son ami. Arrivés à l'Abbaye, ils parviennent à percer la foule et à gagner la porte de la salle basse où il s'était assuré le matin même, et par le rapport du géôlier, que son ami était renfermé. Les avenues n'en étaient pas encore obsédées par le peuple, qui ignorait qu'il y eût des prisonniers, par l'effet des précautions qu'avait prises le géôlier, et que je dirai tout à l'heure.

« Là, il montre au géôlier l'ordre dont il était porteur. Celui-ci observe avec raison que l'ordre était adressé au concierge, et qu'il n'est, lui, qu'un subalterne, ne pouvant rien prendre sur lui; que, d'ailleurs, l'élargissement ne peut se faire que par un commissaire de section. Dreux combat sa résistance par toutes sortes de raisons. Personne ne saura que l'élargissement s'est fait sans commissaire; il lui laissera l'ordre aussitôt qu'il l'aura exécuté, etc., à quoi il ajoute un assignat de 50 fr., et la promesse de 250 encore s'il lui délivre son prisonnier. Le géôlier s'adoucit, mais sans faire de promesse bien positive, ce qui fait sentir à Dreux la nécessité de ne pas désemparer.

« Il se met donc en sentinelle à la porte, et, sous ce prétexte, il s'occupe d'empêcher qu'il ne se fasse près de son poste aucun attroupement, observant que s'il s'y rassemblait quatre hommes, il y en aurait bientôt dix, et puis vingt, et puis cent. Pour cela, comme on arrivait, en passant devant lui, à un petit passage derrière l'église, il s'imagina de dire à tous venants d'une voix brutale: *On ne passe*



LE CHAUFFAGE. — Escouade de travailleurs allant abattre les arbres désignés par l'administration pour le chauffage de Paris. — (Croquis de M. Lorédan Larchey.)

point; et à ceux qui insistaient : *Vous voulez donc forcer la consigne?*

« Dans cette salle étaient renfermées environ soixante personnes amenés dans la nuit du samedi au dimanche. L'abbé G. conte comment cette nuit et la journée du dimanche jusqu'au moment du massacre se passèrent.

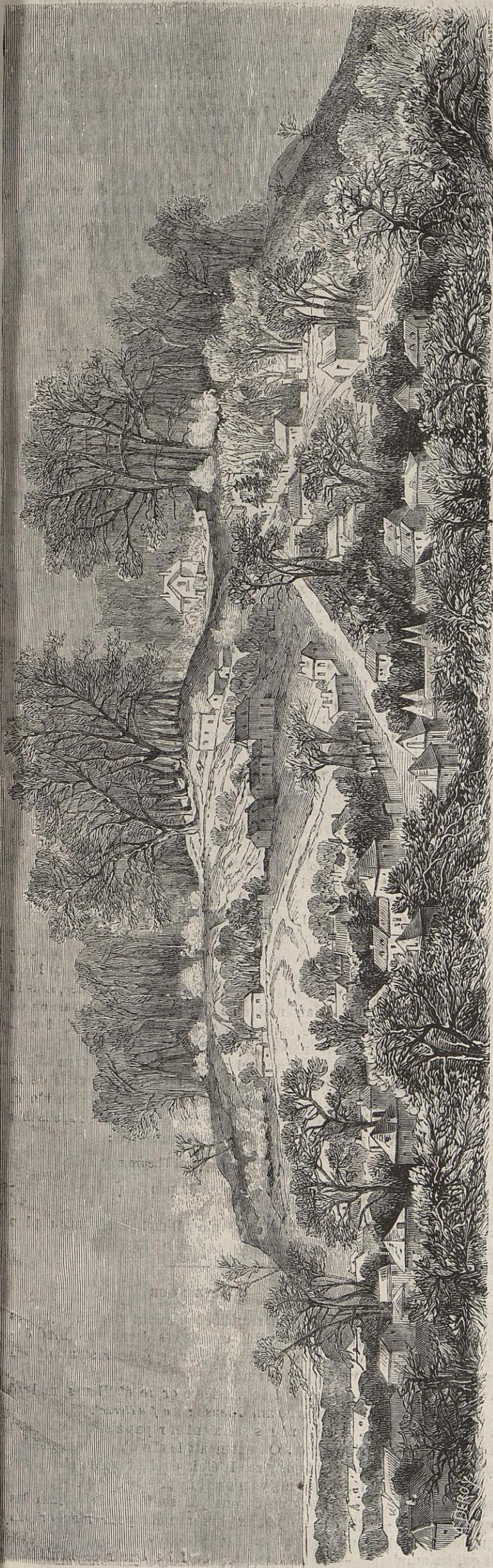
« Il n'y a qu'un témoin oculaire qui puisse pein-

dre cette terrible situation. Outre qu'ils s'attendaient dès le matin à leur destinée, d'après les bruits vagues dont ils avaient été instruits avant leur translation, le canon d'alarme, tiré vers les dix heures, le mouvement qu'ils entendaient autour d'eux, et, lorsque les massacres furent commencés, des bruits plus distincts leur annonçaient un sort funeste. A plusieurs reprises, le geôlier était

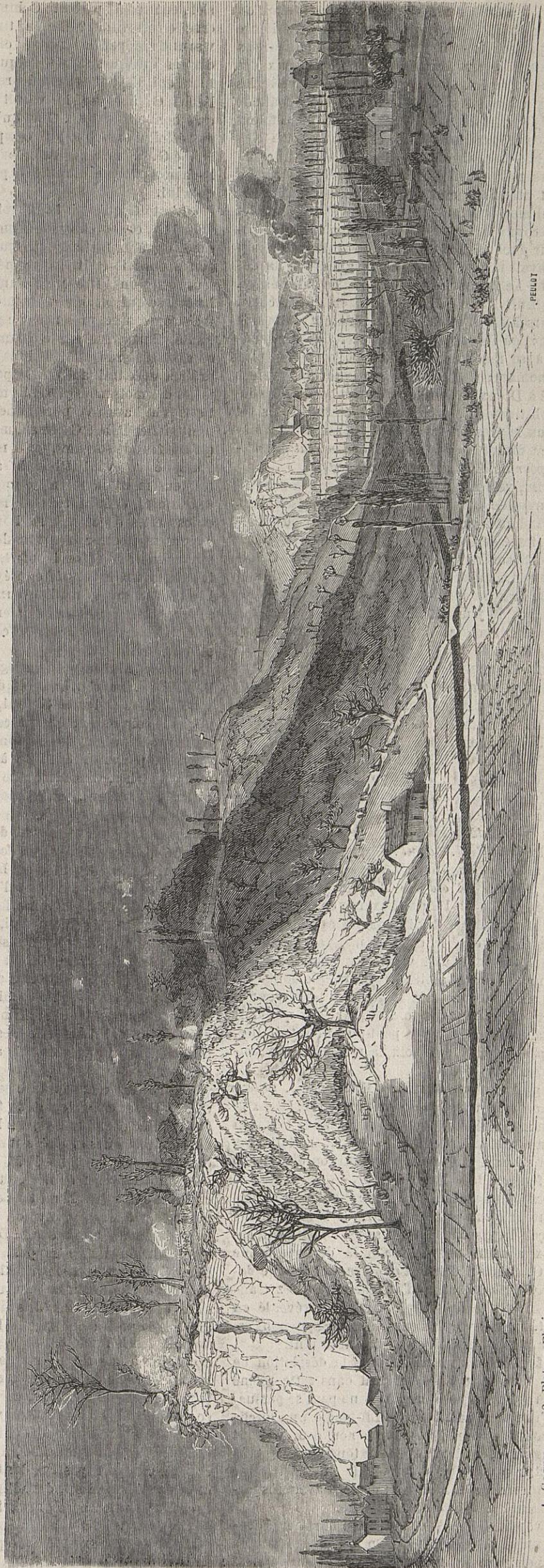
entré pour leur dire que le peuple était attroué, mais que la garde nationale les défendrait, et qu'il ne leur arriverait rien (quoiqu'il n'y eût aucune garde nationale, et qu'aucune défense n'eût été faite). Vers les sept heures, il leur avoua qu'on avait massacré les prisonniers des autres salles, mais que, s'ils voulaient s'abstenir de parler et éteindre leur lumière, on ne s'apercevrait peut-être



LA CHARITÉ PENDANT LE SIÈGE. — Vente au profit des victimes de la guerre dans les salons du ministère de l'instruction publique. — (Croquis de M. Urrabieta.)



Le plateau du Raincy, côté sud, où sont établies les batteries prussiennes bombardant le plateau d'Avron. — (Dessin de M. Deroy, d'après l'album de M. Peulot.)



1. Créguy. 2. Plateau Florian.

3. Parc Montguichet. 4. Plateau de Bellevue. 5. Pont du chemin de fer. 6. Butte de Chelles.

LE BOMBARDEMENT. — Principales positions de l'ennemi bombardant nos forts de l'Est. — (Dessin de M. Sabatier, d'après l'album de M. Peulot.)

7. Le Chesnay. Station de Chelles.

pas qu'il y avait du monde en cet endroit, et qu'on n'arriverait pas jusqu'à eux; mais dans ce silence même que son conseil fit garder, les malheureux entendaient les cris féroces du peuple et ceux des victimes qu'on immolait, et, après s'être prêtés les uns aux autres les secours de la religion, ils attendaient la mort à laquelle les avis du geôlier étaient autant de préparations oratoires.

« L'abbé G. avait observé dans la salle une fenêtre assez élevée, mais à laquelle on conçut qu'on pouvait atteindre en s'aidant d'une fontaine de grès qui n'en était pas éloignée. Il y était monté, et avait reconnu que cette fenêtre donnait sur une petite cour dans laquelle il était possible de descendre. Il avait fait part à ses compagnons de sa découverte. Le moment vint bientôt d'en faire usage.

« La nuit s'avancait et le danger s'approchait. Les Marseillais et autres tigres rôdaient autour de l'enceinte où ils sentaient leur proie, et commençaient à se rassembler près de la porte en plus grand nombre; plusieurs fois, quelques-uns avaient proposé à Dreux de le relever de son poste; il les refusait obstinément, disant qu'il n'était pas las, et lorsqu'on le pressait davantage, il prenait leur langage, en disant : « *Que sais-je si on ne veut pas m'éloigner pour trahir la nation? Mais je resterai.* »

« Enfin, vers minuit, la horde féroce remplissant les avenues de la salle où étaient nos prisonniers, et demandant à grands cris qu'on la leur ouvrit, le geôlier, forcé de leur livrer les victimes, s'approcha de la porte contre laquelle était collé Dreux. Celui-ci ne se retire qu'autant qu'il le fallait pour laisser passer le bras du geôlier, qui est obligé par-là de s'approcher du jeune homme.

« Comme il mettait la clef dans la serrure sans faire mention de l'ordre de Manuel, Dreux, qui avait mis la crosse de son fusil à terre, lui applique la baïonnette sur le côté, en lui jetant un regard non moins expressif que son geste, et qui lui fit entendre très-clairement qu'il fallait montrer le billet. Le geôlier, si bien averti, tire en même temps la clef de la serrure et le billet de sa poche, et dit à la troupe des assassins : « *Messieurs, je dois vous dire, avant d'ouvrir, que je suis porteur d'un ordre de M. Manuel, procureur de la commune, pour délivrer un des prisonniers qui sont là-dedans.* »

« — Un ordre de M. Manuel ! s'écrie Dreux aussitôt. M. Manuel est un magistrat du peuple, un bon citoyen, mais il faut voir cet ordre. » Alors il le prend des mains du geôlier, a l'air de l'examiner et de reconnaître la signature, le lit ensuite à haute voix, omet la clause que le citoyen n'a pas monté sa garde en personne, fait valoir les signatures des Montmoro et autres agitateurs du peuple dont l'ordre est muni, et, mettant le papier à terre pour le faire lire, à la lueur des torches, par ceux qui l'entouraient et dont aucun peut-être ne savait lire, il fait passer tout d'une voix la résolution de sauver d'abord l'abbé G.

« Le geôlier ouvre et crie : « *Monsieur G..., sortez ! M. Manuel vous réclame !* » Point de réponse. Dreux et son camarade répètent cet appel à grands cris. On garde un profond silence. L'abbé G. n'était plus dans la salle; il était passé avec huit ou dix autres par la fenêtre, dans la petite cour.

« Lorsque les prisonniers avaient entendu redoubler autour d'eux, dans la prison, le bruit qui leur annonçait l'approche des assassins, plusieurs d'entre eux avaient mis en usage la découverte de l'abbé G. Celui-ci dormait alors sur une chaise depuis environ une heure d'un sommeil assez tranquille. Aux cris du peuple, il s'était réveillé en sursaut. Il avait vu plusieurs de ses compagnons escalader la fenêtre, et il en avait fait autant.

« Il faut se peindre maintenant la désolation de Dreux, ne trouvant pas son ami dans cette même salle où il l'avait vu le matin. Il ne peut se persuader qu'il n'y est pas. Il prend lui-même une torche et parcourt la salle, appelant de nouveau, visitant tous les coins, éclairant et fixant tous les visages, et laissant trop voir son désespoir de ne pas trouver le prisonnier qu'on réclamait et qu'il avait jusque-là fait semblant de ne pas connaître.

« Il voyait échouer là tous ses efforts et s'évanouir toutes ses espérances. Où retrouver l'homme qu'il cherchait? Était-il encore vivant, ou s'était-il trouvé dans quelqu'une des salles où les assassins

s'étaient déjà portés? Comment sortir de cette cruelle incertitude? Il s'en tira pourtant, en s'avisant de la petite fenêtre, soit de lui-même, soit d'après quelques signes de quelqu'un des prisonniers qui, l'ayant vu plusieurs fois venant visiter l'abbé G. à la mairie, voyait bien qu'il n'était là qu'à bonne intention. Quoi qu'il en soit, car je n'ai pas éclairci ce doute, il comprit qu'il fallait que l'abbé G. fût sorti par cette fenêtre, et songea sur-le-champ par quelle route il pourrait arriver jusqu'à lui.

« L'intérêt qu'avait laissé voir Dreux à chercher l'abbé G., et son chagrin de ne pas le trouver, le rendirent à la fin suspect. Quelques-uns des brigands dont il était environné se communiquent leurs soupçons. Dreux ne s'amuse pas à les combattre, ce qui aurait accru son danger sans mesure; mais, avec une présence d'esprit vraiment étonnante, il imagine sur-le-champ de les détourner, en saisissant rudement le bras d'un de ces pauvres prêtres, et le traînant vers la porte avec un air brutal et des mots menaçants. Le malheureux ecclésiastique, qui l'avait vu plus d'une fois à la mairie venant visiter l'abbé G., imagina assez naturellement qu'à défaut de son ami, qu'il ne trouvait point, le jeune homme voulait bien le sauver. Il serrait affectueusement la main de son libérateur. Dreux, de son côté, démêlant cette erreur dans les regards et les gestes de ce pauvre homme, éprouvait un serrement de cœur inexprimable; mais, résolu de sauver son ami et son bienfaiteur, arrivé à la porte, il lâche la main du prêtre, prévoyant, sans pouvoir l'empêcher, que le malheureux serait une des premières victimes; et à ce moment, en effet, commencèrent les meurtres, et tout ce que renfermait la salle fut massacré.

« Échappé lui-même à un si grand danger, et suivi de loin de son camarade et d'une troisième personne, l'hôte de l'abbé G., qui, revenu de la campagne le soir même, était accouru à l'abbaye sur la nouvelle du danger de son ami, il cherche la porte qui pouvait le conduire à la petite cour : dans ses recherches, il arrive à une ruelle terminée par un mur peu élevé, qu'il imagine fermer un des côtés de la petite cour; un tas de terre et de pierres amassées contre ce mur lui donne la facilité d'y monter et de vérifier sa conjecture. Au clair de la lune, il distingue fort bien huit à dix personnes, parmi lesquelles il reconnaît l'abbé G. à sa grande taille. Pendant cette observation, il voit à ses côtés un homme monté comme lui, mais avec d'autres intentions, qui, armé d'un fusil, allait tirer sur les gens de la petite cour. Dreux fait un mouvement brusque qui a l'air d'une maladresse, et qui, relevant le fusil par le haut, le fait tomber des mains de son homme, à qui il fait mille excuses, et qui descend avec lui dans le dessein de chercher la porte de la cour, mais dont il a bientôt l'adresse de se séparer.

« Il revient alors joindre ses deux amis; et les observations qu'il venait de faire lui ayant servi à s'orienter parfaitement, il alla se placer à la porte de l'endroit où son ami s'était réfugié. Il y serait demeuré sans agir, s'il l'eût pu; mais le peuple s'attroupait en cet endroit, et bientôt les massacreurs s'en approchèrent. Comme ils n'avaient point de geôlier avec eux, on se disposa à enfoncer la porte; mais, auparavant, Dreux ayant demandé et obtenu du silence, rappelle et répète l'ordre de Manuel aux assassins, parmi lesquels plusieurs en avaient déjà entendu la lecture à la porte de l'autre salle et avaient promis de sauver le prisonnier. On enfonça la porte; on appelle Étienne G. : celui-ci, voyant les baïonnettes baissées et les sabres nus, croit aller à une mort certaine, et se persuade qu'on ne le distingue de ses compagnons que pour le traiter avec plus de barbarie, car il n'avait point reconnu encore la voix de Dreux. On peut imaginer quelle fut sa surprise, lorsqu'il voit son ami, qui, aidé de ses deux camarades, lui fait percer la foule et gagner le petit passage dont j'ai parlé plus haut, et qui avait une issue dans l'église.

« Il était une heure du matin; une assemblée de section venait de s'y tenir; le suisse venait de fermer les portes, excepté celle par laquelle Dreux et ses compagnons venaient d'entrer, et qui les aurait ramenés au lieu d'où ils fuyaient. Ils ne doutaient

pas que les assassins ne vissent bientôt poursuivre dans l'église ceux qui pourraient s'y réfugier, comme il arriva en effet peu de moments après. Ils parviennent, après beaucoup d'instances, aidés de menaces, à se faire ouvrir la grande porte et puis celle de la grille, et en criant à tue-tête : *Venez ici; ils sont par là; Vive la nation!* Ils traversent heureusement une autre foule de peuple assemblée de ce côté, et débouchent dans la rue Sainte-Marguerite. »

Nous voici arrivés à la fin d'un drame qui ne manque pas de péripéties émouvantes et imprévues. Il pourrait être utilisé à la scène et mérite certes sa bonne place dans les recueils de traits de courage et de vertu qui ont le défaut de se copier un peu trop les uns les autres.

LORÉDAN LARCHEY.

## SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

LES THÉÂTRES

Je suis, après-mûres et très mûres réflexions, du parti de ceux qui prétendent que le Théâtre-Français a raison de faire bonne contenance au milieu de nos désastres et de continuer ses représentations au son du canon. L'art doit être représenté toujours et quand même, puisque c'est la seule chose qui dure et qui survit. On m'objecte qu'après de longues et froides stations aux remparts, les gardes nationaux ne doivent guère songer aux distractions du théâtre; les joies du foyer leur suffisent largement. Soit, mais tous les gardes nationaux ne sont pas pères de famille; il y en a de célibataires, il y en a de veufs. La plupart de ceux-ci n'ont pas de foyer, pas de caresses à attendre à leur retour; ils ne tirent leurs jouissances que de l'art, dont ils se sont fait une habitude. Pourquoi leur supprimeriez-vous cette habitude? Pourquoi les renverriez-vous, solitaires et tristes, à leur intérieur glacé? Les chefs-d'œuvre classiques ne sont pas des agents de corruption, au contraire; Corneille élève le courage, Racine ennoblit l'esprit, Molière affermit le bon sens. Ne fermez pas plus les théâtres que vous ne fermez les boutiques des libraires: la Comédie-Française est la voisine naturelle de Michel Lévy.

Puis, si vous m'en croyez, en ce qui concerne les autres spectacles, les Bouffes, les Athénées, les Bata-clan, laissez vivre comme il peut ce petit monde, cette nombreuse et désolée population d'acteurs, de chanteurs, de contrôleurs, d'allumeurs, de machinistes; laissez-les gagner leur pain à l'aide de leurs chansonnettes, de leurs poésies patriotiques, sous la clarté lamentable de leur pauvre rampe, au son de leur rare orchestre. A qui cela nuit-il? Qui cela peut-il énerver, juste ciel!

Et si vous saviez combien ces représentations sont quelquefois touchantes! Témoin celle de la soirée du 24 décembre au théâtre Cluny; un ténor, M. Guyot, s'avance pour chanter l'indispensable Noël d'Adolphe Adam; il commence :

Minuit! Chrétiens, c'est l'heure solennelle.

Aussitôt, une femme du peuple s'écrie avec l'accent du désespoir :

— Minuit... Ah! mon Dieu! il n'y aura plus d'omnibus!

UNE NOCE

— C'est un scandale! disaient quelques gardes nationaux arrêtés une de ces dernières nuits devant deux fenêtres éclairées d'un restaurant du faubourg du Temple.

Restaurant de troisième ordre d'ailleurs, malgré son enseigne ambitieuse : *Au feu éternel.*

A ces fenêtres passaient et repassaient de vivantes silhouettes. On entendait le son d'un piano mêlé à des éclats de rire. Il était évident qu'on s'amusaît là, — qu'on s'y amusait trop.

— Nous ne devons pas souffrir cela, dirent les gardes nationaux, qui avaient pour meneur un homme austère.

— Il faut monter et faire cesser ce bruit indécent! ajouta l'un d'eux.

— Oui! oui!

On frappa, même un peu rudement, comme il convient à des âmes vertueuses.

— Entrez, messieurs, entrez, dit le propriétaire du restaurant, les prenant pour des invités en retard.

Les gardes nationaux montèrent, et se trouvèrent en présence de douze à quinze personnes, hommes, femmes, vieillards, — une famille d'ouvriers, assurément.

On achevait de danser un quadrille.

Après la dernière figure, un jeune homme à la physionomie ouverte se dirigea vers les surveillants.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs? leur demanda-t-il.

— Citoyen, nous venons savoir la cause de ce tapage à pareille heure, dit le garde austère.

— Oh! oh! répondit en souriant le jeune homme, tapage est un mot bien gros pour une aussi petite noce.

— Une noce?

— Eh! oui, messieurs, une noce. Je me marie; qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela? Rassurez-vous, toutefois; je ne me marie pas uniquement pour le plaisir de me marier, comme le premier amoureux venu. Non, j'accomplis un devoir plus sérieux, je régularise une situation, pour parler comme les gens d'affaires; en un mot, j'épouse ma maîtresse, et je légitime ainsi deux enfants qu'elle m'a donnés. Il n'y avait pas de temps à perdre, car je fais partie d'un bataillon de marche qui est appelé à sortir après-demain. Combien de temps durera le voyage, c'est ce que personne ne sait. Mais, quoi qu'il arrive, je peux mourir maintenant. Ma femme et mes enfants auront un nom; la République fera le reste.

L'accent de franchise de ce jeune homme parut produire une impression favorable sur les gardes nationaux.

— C'est différent... murmura l'un d'eux.

Pourtant le plus austère trouva quelque chose à répliquer.

— Un peu moins de bruit eût été convenable, dit-il, et le mariage civil suffisait dans les circonstances où nous sommes.

Le marié se tourna vers sa femme :

— Tu entends ce que dit le citoyen : le mariage civil. C'était ce que je t'avais proposé. Mais allez donc faire comprendre cela aux femmes! — continua-t-il en s'adressant aux gardes nationaux; — elles ne se croiraient pas mariées si elles ne mettaient pas le pied dans l'église. J'ai cédé, parce que cela m'est indifférent, au fond. Quant au bal, ah! je l'avoue, c'est moi qui l'ai voulu. Il se peut que cela ne soit pas très-convenable, comme vous le dites; mais nous autres Parisiens, nous ne savons pas nous marier sans musique; c'est plus fort que nous. D'ailleurs, j'ai fait les choses aussi modestement que possible : quatre lampes de pétrole, et un piano qui n'a aucune espèce de méchanceté. Afin d'éviter le bruit, j'avais demandé au restaurateur une chambre sur la cour, mais il n'y en a pas. Vous voyez, citoyens, que ce qui se passe ici est la chose la plus simple du monde, et que ce n'est pas la peine de faire les gros yeux. Après-demain, à pareille heure, je danserai sans doute d'une bien autre façon. Posez donc vos fusils dans un coin et vidons ensemble un saladier de vin chaud, à la santé de mon épouse... et à celle de la France.

Les gardes nationaux se consultèrent du regard, et furent tous d'accord pour accepter.

L'homme austère lui-même sentit fondre son austerité.

Ce n'est pas la première fois que le vin chaud a triomphé des principes.

#### FACTION NOCTURNE

Le vent, sur les remparts épais,  
Care-se mon front et le baise.  
O le joli petit vent frais,  
Favorable au guerrier obèse!

Blafarde dans les grands cieus gris,  
La lune argente avec mystère  
Des files d'hommes aguerris,  
Gardant des sacoches de terre.

Un chassepot entre les mains,  
L'œil interrogeant la distance,  
Je songe à des temps plus humains,  
Je repasse mon existence.

O beaux jours, vite évaporés!  
Jours d'inconsciente jeunesse!  
Que ne vous ai-je savourés  
Avec une plus lente ivresse!

Hélas! et maintenant hélas!  
Dire que j'ai (rage infernale!)  
Passé ma vie à railler la  
Digne garde nationale!

Jadis, les voyant s'emboîter,  
Bombés, sous l'épaulette blanche,  
M'aurais-je pu jamais douter  
Qu'ainsi je serais un dimanche?

O châtement du fanfaron!  
Avoir fait mon plaisir unique  
De me moquer du ceinturon,  
Et finir dans une tunique!

« Qui vive? Avance au ralliment!  
Caporal, venez! »... — Oh! quel style!  
N'importe! allons-y noblement :  
Homme autrefois doux, sois utile!

#### ÉPIQUE AU ROI DE PRUSSE

S'il prenait fantaisie au roi de Prusse de publier ses fascicules, à l'imitation de ceux des Tailleries, il pourrait y placer la lettre suivante que je lui adressai il y a cinq ou six ans, — par la voie des journaux, bien entendu.

C'était le temps alors des badinages littéraires, temps lointain! Mais peut-être certains curieux trouveront-ils un intérêt dans la reproduction de ce document, si frivole qu'il soit.

« Sire,

« Voilà bien longtemps que je travaille pour Votre Majesté. L'heure de ma récompense est-elle proche?

« Voilà bien longtemps que je me dévoue, et que je m'épuise, et que j'espère, — et que j'attends.

« Il y a vingt ans à peu près que je suis à votre service, Sire, et que je fais partie du régiment des Gens de lettres, qui est un beau régiment, modeste à part, aussi beau dans son genre que celui de vos cuirassiers. Ah! Votre Majesté peut se flatter de posséder en nous une vaillante armée. Des troupes que l'on mène avec une promesse, rien de plus, ce qui n'est pas cher.

« Seulement, de même que les troupes de notre vieille République, elles auraient bien besoin qu'on leur votât une paire de souliers.

« Mais il faut croire que l'auguste oreille de Votre Majesté est devenue un peu dure, — ou que vos courtisans ne laissent pas parvenir jusqu'à elle nos réclamations et nos plaintes.

« Jadis, vos recruteurs, en m'entraînant au cabaret pour me faire mettre mon parafe au bas d'un enrôlement, m'avaient promis un avancement rapide. Un d'entre eux même n'avait pas hésité à m'affirmer que j'avais un bâton de maréchal dans mon buvard.

« Moyennant quoi j'avais signé.

« Hélas! c'est absolument comme si j'avais signé un pacte avec la misère, l'affront, l'injustice et l'angoisse.

« Vingt ans se sont écoulés, pendant lesquels je vous ai donné, Sire, ma force et ma santé, ma bonne humeur, mes jours les plus superbes, mes heures les plus fécondes, les jours et les heures qu'on regrette éternellement.

« Pendant vingt ans, la tête grosse du fatras des bibliothèques, j'ai chaque soir, régulièrement et patiemment, allumé ma lampe et écrit des pages sur toutes sortes de choses. — Et j'ai reconnu que j'écrivais pour Votre Majesté.

« J'ai voulu aimer, et les trésors de mon cœur je les ai versés aux pieds de statues habillées de robes de soie. — Et j'ai reconnu que j'aimais pour Votre Majesté.

« Aujourd'hui, je suis las; je suis las et je suis presque vieux. De mes cheveux noirs, la moitié est partie à votre service, Sire, et l'autre moitié est en train de blanchir. Et de tous les points, du nez, du front, des yeux, partent, se croisent, s'élançant des rides longues et sinueuses, — qui sont les fusées de

ce feu d'artifice que le temps met quarante ans à tirer sur une face humaine.

« L'admirable ressort qui ouvrait et fermait ma bouche avec tant de précision s'est insensiblement détendu; je me surprends quelquefois la lèvre pendante sans savoir pourquoi.

« Ma pensée aussi est sans ressort. C'est le commencement de la fin. O mes aspirations et mes ambitions! O les gloires rêvées, les joies entrevues! — Les recruteurs m'avaient menti!

« Le vieux raccolleur s'était gaussé de moi. En fait de bâton de maréchal, je ne trouve dans mon buvard qu'un tout petit bâton de cire à cacheter, — dérisoirement pailleté, — qui me sert à cacheter cette dolente épître à Votre Majesté. »

Cette mince raillerie ne sert qu'à affirmer une fois de plus la vérité du proverbe : *Travailler pour le roi de Prusse*. Le moment n'est pas loin sans doute où la landwehr et toute l'Allemagne en seront cruellement convaincues.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

### COUP D'ŒIL SUR L'ANNÉE 1870

Où la guerre ne porte-t-elle pas la ruine et la désolation?

Samedi, fidèle à une vieille habitude, nous avons dressé la table des œuvres lyriques représentées dans l'année. Ce relevé de compte est piteux, misérable de tout point : une demi-colonne de journal, rien de plus, et qui vous a un air dévasté comme une maison du Bourget.

Il y a des théâtres qui, comme le Théâtre-Lyrique, n'ont pas mis au jour le plus mince couplet de musique inédite. Le Théâtre-Italien a été aussi infertile. Quant à l'Opéra, il n'a donné qu'un ballet en deux actes.

Dans cette malheureuse année 1870 nous avons en tout dix-sept actes, lesquels sont « nouveaux pour Paris » sinon « inédits », puisque nous sommes obligés de compter les *Brigands* de M. Verdy que l'on joue à Londres depuis plus de vingt ans, et *Valse et Menuet*, un petit opéra-comique écrit pour je ne sais quelle ville d'eaux allemande.

Encore nous ne chicanerions point s'il y avait quelque *Zampa* ou quelque *Guillaume Tell* inscrit sur la liste; mais de ces belles choses le moule est brisé. Les opéras de 1870 sont même si peu valables et résistants à l'action du temps que c'est à peine si on en sait les titres aujourd'hui.

Dix-sept actes, c'est peu, même en considérant qu'ils ne représentent que six mois de production, car l'année précédente en avait vu éclore cinquante-huit.

Encore sur ces dix-sept actes nous en avons quatre qui sont signés d'un Italien, — trois d'un Allemand — et un d'un Hollandais... Il n'en reste donc que neuf au compte des Français.

Ainsi l'Etat subventionnait des théâtres et des conservatoires pour n'obtenir en retour de ses millions que neuf petits actes très-minces et qui ne valent pas une ariette. L'opération est tout à fait pauvre; et c'est le cas de dire avec Bilboquet que « l'art est dans le marasme. »

A ce propos on peut aussi se rallier à la doctrine de ceux qui affirment que nous sortirons plus grands, plus forts, plus sains d'esprit, de l'épreuve douloureuse que nous traversons : la douleur est, en effet, un des symptômes de l'enfantement.

Ce qui est certain aussi, c'est qu'en musique un peuple de quarante millions d'âmes ne peut guère descendre plus bas que le point où nous avons atteint cette année.

Une autre remarque que je fais devant mon catalogue de 1870, et qui s'adresserait aux personnes superstitieuses, c'est que le sujet du ballet de *Copélia* est une légende allemande, que le livret des *Brigands* est imité de Schiller, que l'*Ombre* est signée de M. de Flottow, compositeur d'outre-Rhin, que l'opérette *Valse et Menuet* a été jouée en Allemagne avant d'être exécutée à l'Athénée, que la dernière partition reprise à l'Opéra est celle du *Freischütz*, que la dernière œuvre donnée à l'Opéra-Comique



GENTILLY. — Inondation de la Bièvre comme moyen de défense. — (Dessin d'après nature de M. Sadoux.)

a un nom allemand: le Kobold.... Autant de pronostics!

Depuis quelques années il soufflait, en effet, un mauvais vent d'Est qui apportait sur la France tous les miasmes germaniques. L'Allemagne nous envahissait de toutes les façons, sans compter la dernière,

qui est celle que tôt ou tard il lui faudra expier. Nous avons donné aussi le catalogue des livres traitant de musique qui ont paru dans l'année. Même indigence!..... Il est vrai que M. Thoinon allait publier son histoire des *Musiciens du temps de Louis XIV*, que M. Arthur Heulhard fouillait au

profit des curieux les *Origins de l'Opéra-Comique*, que M. Pouglin mettait sous presse une *biographie de Boieldieu*...

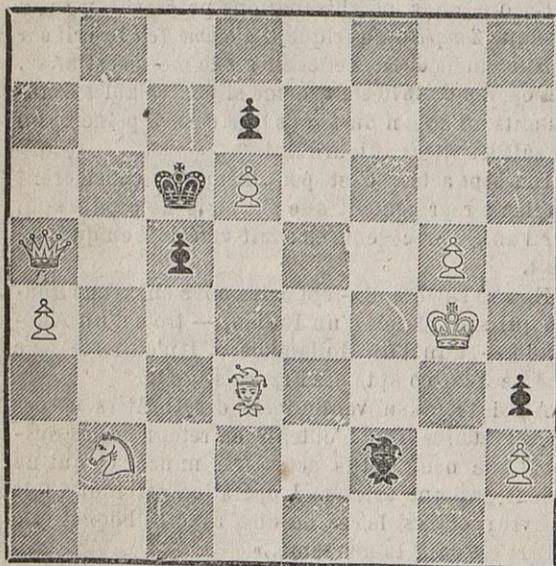
Mais le roi de Prusse et..... un autre s'étant querellés..... (Vous savez le reste!)

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 358

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 356.

- |                         |                    |
|-------------------------|--------------------|
| 1. C 2 FD               | 1. T pr. C         |
| 2. T 2 D, échec         | 2. T pr. T (1) (2) |
| 3. D 5 C, échec et mat  |                    |
| (1)                     |                    |
| 3 D 4 R, échec et mat.  | 2. F 6 D           |
| (2)                     |                    |
| 3. T 4 D, échec et mat. | 2. R 5 F           |
| (A)                     |                    |
| 2. D 5 C, échec         | 1. F pr. P         |
| 3. C, échec et mat.     | 2. F couvre        |

P. JOURNOUD.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Parmi les gros mécomptes de cette année, il faut signaler ceux qui ont affligé les faiseurs d'almanachs.

Dans le but d'arriver premier, chacun faisait imprimer son petit livre bien à l'avance. Le mois d'août 1870 n'était pas entamé que les plus malins avaient déjà tout bâclé pour l'an 1871.

L'almanach dont nous annonçons aujourd'hui l'apparition n'a rien de commun avec ces trop tôt venus. Eclos le dernier, il paraîtra cependant et premier, pour donner raison une fois de plus à l'Évangile.

Son titre, — *Almanach des assiégés*, — dit assez qu'il serre l'actualité de près.

Ses nombreuses illustrations n'ont rien de commun avec les clichés vénérables que vous connaissez trop.

Ses articles rentrent dans le même ordre d'idées. Ils font rigoureusement honneur à leur titre. C'est de Paris assiégé qu'ils nous parlent et non d'autre chose. On y envisage le Paris moral et raisonneur avec ses alarmistes et ses optimistes de toute nuance, comme le Paris matériel avec ses nécessités alimentaires, dont l'importance ne saurait être méconnue.

Un petit dictionnaire de cuisine, — où vous cherchiez en vain les mots *poule, poisson, beurre et œufs*, — vous enseigne la manière de faire quelque chose avec rien. S'il n'y est pas question de veau, le chat et le chien y figurent, et je crois que le rat même n'y a pas été négligé.

Nous ne parlons point du chapitre qui traite de la poste par ballon, par pigeons et par photographie; il fournit encore la matière des vignettes les plus intéressantes et les plus instructives.

Il n'est pas jusqu'au prix (trente centimes) qui ne soit aussi un prix de siège. Par un temps où la nourriture du corps se fait si chère, il est bon que la nourriture de l'esprit soit presque pour rien.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

LIBRAIRIE E. LACHAUD

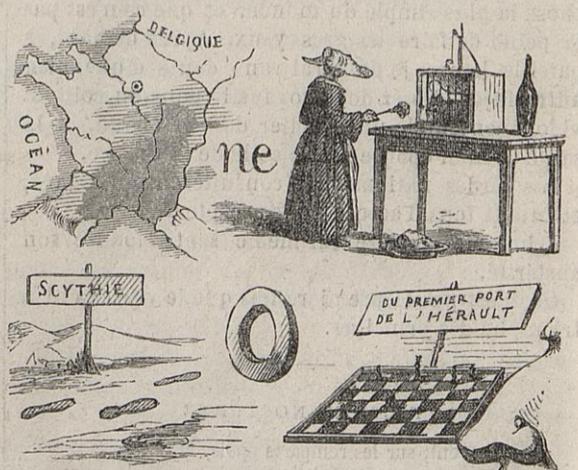
4, PLACE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS 4.

SOUS PRESSE. On peut souscrire dès à présent **LE SIÈGE DE PARIS**, Impressions et souvenirs, par FRANCISQUE SARCEY, un volume grand in-18. Prix : *franco* 3 francs.

**CODE MANUEL DE LA GARDE NATIONALE**, expliqué et interprété par la jurisprudence, les circulaires, décisions et instructions matérielles de 1831 à 1871. *Ouvrage publié par le ministère de l'intérieur*. Un beau volume in-4°. Prix : *franco* 5 francs.

**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA, rend *progressivement* aux cheveux et à la barbe leur couleur *primitive*. Envoi *franco* de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le système des nationalités a perdu Napoléon III.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE